

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

21e ANNÉE — No 1081

MONTREAL, 7 JANVIER 1905

40 PAGES, 5c le Numéro



LE GATEAU DES ROIS — (D'après une photographie de Joyce)

Le menu que nous souhaitons à tous nos abonnés et lecteurs pour le jour des Rois.

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE REDACTION
Edifice de "La Presse", 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$5.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Chronique scientifique. — Les dames patronesses de l'hôpital Notre-Dame. — La fuite en Egypte. — L'art et la mode. — Un village industriel modèle. — Conte des rois mages. — La légende du Gué-Baron. — Hommes laids qui épousent de jolies femmes. — La perle des Antilles, "la Havane". — Drôleries et rigolades, contes, nouvelles, récréations, concours-devinettes.

FEUILLETONS — Histoire illustrée de Napoléon 1er. — L'Inconnue, par E. Le Mouël.

MUSIQUE — Le rideau de ma voisine, paroles d'Alf. de Musset, musique de Laussel. — Tcherkess, danse pour piano.

GRAVURES — Frontispice, Gâteau des rois. — Groupe de dames patronesses. — La Vierge dans les bras du Sphinx. — Corsage de bal. — Ornaments et bijoux. — L'autruche. — Une tortue géante. — Hommes laids et jolies femmes. — Le roi du Portugal jouant aux boules de neige. — Vues de la Havane. — Dessins comiques originaux.

Chronique Scientifique

Le Radium et le Mouvement Perpétuel



À tout temps, la prétention d'inventer le mouvement perpétuel a fait sourire les géomètres. Mathématiquement, le mouvement perpétuel, tel qu'il a été défini, est impossible. Un mouvement initial communiqué s'épuise fatalement, parce que le corps entraîné est soumis à des résistances que crée la matière avec laquelle il est forcément en contact. Le mouvement s'arrêtera certainement, si aucune force extérieure n'intervient pour le raviver. Depuis la découverte du radium et de son émanation, on a dit :

—Voici un corps qui ne semble pas se modifier, au moins pendant un temps très long, qui travaille, pourtant, à produire de la chaleur et des radiations; c'est la réalisation du mouvement perpétuel.

L'assimilation n'est pas correcte. Le radium est simplement un magasin d'énergie accumulée; l'énergie se dissipe lentement, et, quand elle sera épuisée, avec la substance elle-même, ce sera fini. Il s'agit d'un mouvement perpétuel limité. Il en est un peu de même d'un corps odorant, comme le musc, par exemple, qui répand lentement son émanation parfumée: il faut presque un siècle pour user un gramme de musc. Là aussi, il y a apparence de mouvement perpétuel, mais toujours limité.

Le mouvement perpétuel, pris dans ce sens, est possible, puisqu'il est réalisé dans la nature. Sir William Ramsey, par des calculs très vraisemblables, a trouvé que la vie du radium est voisine de douze cents ans. Pour un homme, qui ne vit pas souvent cent ans, il va de soi que le radium émet de l'énergie au point de représenter le mouvement perpétuel. Une des applications auxquelles se complaisent le mieux les inventeurs a toujours été de trouver un mécanis-

me fonctionnant sans cesse indéfiniment, par exemple, une horloge que l'on ne remonterait jamais. Ils n'ont pu y parvenir, parce que c'est strictement impossible. Mais, si l'on limite la durée de ce mouvement dit perpétuel, on peut obtenir des résultats intéressants.

Ainsi, il existe, dans le commerce, de charmantes petites pendules que l'on ne remonte plus que tous les ans. C'est déjà un embryon de mouvement perpétuel, qui n'est pas perpétuel. Ces petites pendules marchent quatre cents jours sans arrêt. On se sert d'un ressort puissant, dont l'énergie de tension ne se dissipe que très lentement.

—L'énergie du radium persistant environ dix siècles, pense-t-on, voilà un ressort qui élargit singulièrement les limites de temps dont on peut disposer.

Et on a songé à en tirer parti. M. le docteur Hampson, le physicien anglais, a imaginé l'horloge au radium et l'horloge au radium économique. Pour quarante francs, on peut, aujourd'hui, se procurer un centigramme d'un sel de radium à activité 100, l'activité de l'uranium étant prise pour unité. Or, avec cette petite quantité de sel de radium, on peut électriser une plume suspendue sur un support métallique. La plume sera repoussée jusqu'au contact du métal, sur lequel elle perdra sa charge électrique. Alors, elle reviendra en arrière, subira de nouveau l'action répulsive du radium, etc. Le phénomène se reproduira indéfiniment, comme le balancement d'un pendule.

Une horloge ainsi comprise durerait aussi longtemps que le radium lui-même, et l'on aurait une horloge qui fonctionnerait peut-être, sans jamais avoir besoin d'être remontée, pendant au moins mille ans. Ce serait donc le mouvement perpétuel, bien que ce ne soit pas le mouvement perpétuel. Reste le graissage... Mais il ne faut pas tout exiger à la fois.

* * *

L'Eau engraisse-t-elle ?

Beaucoup de personnes qui auraient besoin, pour se mieux porter, de substituer, à des boissons alcooliques, l'eau pure, n'osent adopter ce régime, pourtant excellent, parce qu'elles s'imaginent que l'eau peut engraisser. C'est un vieux préjugé courant: l'eau engraisse! Il ne faudrait pas laisser subsister cette vieille opinion erronée, qui remonte très haut. L'usage de l'eau claire fait maigrir, au contraire. Il n'y a aucun doute à conserver à cet égard. Je l'ai montré, il y a bien longtemps déjà, par des pesées méthodiques. MM. Debove et Flamant l'ont prouvé derechef en 1886. M. le docteur Maurel, professeur à l'Université de Toulouse, vient encore de faire des expériences concluantes à cet égard. Non, l'eau n'engraisse pas. Les obèses peuvent boire de l'eau.

MM. Debove et Flamant avaient fait prendre, à un malade, quatre litres de tisane pendant un mois, sans qu'il y ait eu variation de poids. M. Flamant, lui-même, pendant sept jours, prit trois mille deux cent cinquante grammes de liquide, au lieu de sa ration ordinaire de douze cent cinquante grammes, et son poids n'augmenta pas. En 1895, nous absorbions, en vingt-quatre heures, environ quatre litres d'eau pendant un mois, sans pouvoir gagner un peu de poids. L'eau traverse l'organisme, facilite les oxydations internes, et s'en va.

M. Maurel a, dernièrement, opéré sur des cobayes dont l'alimentation était bien réglée depuis longtemps. Il fit ingérer à l'un d'eux, à six heures du matin et à six heures du soir, chaque fois vingt-cinq grammes d'eau, soit cinquante grammes par jour. Il continua ainsi les 16, 17 et 18 juillet 1904. Pendant ces trois jours, cet animal prit soixante-douze grammes de son, deux cent soixante-cinq grammes de carotte et deux cent dix grammes de queues de carotte, ce qui donne cent trente grammes d'eau, fournit à l'économie cent vingt calories par jour. Son poids moyen a été de neuf cent soixante-dix-neuf

grammes et il a perdu quatre grammes par jour. La quantité totale d'eau absorbée fut donc de cent quatre-vingts grammes. Pendant les trois jours suivants, son alimentation a compris soixante-trois grammes de son, deux cent soixante-trois grammes de carotte et deux cents grammes de queues de carotte; mais il ne reçut pas d'eau. Toutefois, il en a trouvé, comme les trois jours précédents, cent trente grammes dans ses aliments. Pendant ces journées d'expérience, les aliments lui ont assuré cent dix calories. Il a gagné quatre grammes par jour. Par conséquent, lorsqu'on a ajouté, à l'eau des aliments, une quantité d'eau de cent quatre-vingts grammes par jour, le poids n'a pas augmenté.

M. Maurel a expérimenté sur un autre cobaye et dans le même temps, pour éliminer les influences météorologiques. Au début, pas d'eau! Au bout de trois jours, accroissement de poids de deux grammes par jour, avec le même régime alimentaire. Pendant les trois jours suivants, addition de cinquante grammes d'eau en deux fois. Or, cette fois, le poids, au lieu d'augmenter, diminue de huit grammes par jour.

D'où conclusion: l'eau, ajoutée à celle qui correspond à la ration normale d'entretien, n'augmente pas le poids de l'animal. Donc, l'eau n'engraisse personne, contrairement à ce que l'on s' imagine trop souvent. Et comment engraisserait-elle? L'eau n'est pas un aliment.

LE VASE BRISÉ

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé,
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre,
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi, la main qu'on aime,
Effleurant le coeur, le meurtrit,
Puis le coeur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

SULLY-PRUDHOMME.

QUERELLES D'AUTOMOBILES

Des automobiles entre elles
Soudain, se prennent de querelles,
Après la course, pour les prix,
Et voilà ce que j'ai surpris:
— "Ah! ah! j'arrive la première!" —
— "Allons! ne fais pas tant la fière:
Tu n'as rien écrasé du tout:
Non! pas même un pauvre toutou!...
Moi, je n'arrive que deuxième;
Mais j'ai ma victoire quand même,
Car j'ai fait des écrasements
Génant parfois mes mouvements!" —
— "Et moi, — dit alors la dernière, —
J'ai mon triomphe, à ma manière:
Par mes efforts intelligents
J'ai tellement tué de gens,
Que je n'ai pu marcher plus vite...
Mais les obstacles, qu'on évite
Font trop facile le succès
D'un sport éminemment français!" —

La morale de cette histoire :

A vaincre sans massacre on triomphe sans gloire.

GEORGES GREHAN.



LES DAMES PATRONESSES DE L'HOPITAL NOTRE-DAME — Photographie reproduite d'un instantané pris le jour du dîner aux malades

A l'occasion de la fête de Noël, les dames patronesses de l'hôpital Notre-Dame ont offert un dîner aux malades de l'institution, sous la présidence de Mgr Racicot, remplaçant l'archevêque de Montréal. Cette fête a eu un caractère vraiment touchant et familial, et "l'Album Universel" est heureux d'en rendre hommage à toutes les dévouées zélatrices de cette belle institution.

Dans son discours, M. le docteur Benoit a su rendre à ces dames un délicat témoignage de reconnaissance. La fête a été marquée par un incident peu banal: la collation d'un diplôme de garde-malade à Mlle Larue.

Le docteur Benoit en a profité pour adresser des félicitations méritées à la nouvelle recrue,

tout en signalant la noblesse de sa mission. Soignez, lui a-t-il dit, vos malades avec dévotion, mettez un peu de vous-même dans l'accomplissement de vos devoirs. Le rôle de la garde-malade est si noble! Prêchez l'exemple; faites voir à tous combien l'entraînement scientifique rend les soins médicaux plus faciles, plus efficaces. Sachez vous faire aimer de vos malades sans rien perdre de votre autorité; apprenez-leur à mettre à profit les connaissances que vous avez acquises, à désirer vos services; faites-leur dire, vous voyant si bonne, si active, si bien renseignée: "Celle-ci est de Notre-Dame". Le compliment sera mérité; il vous causera beaucoup de plaisir; il nous fera, à nous, beaucoup d'honneur.

Voici la liste de ceux qui assistaient à cette fête:

Mgr Racicot, Rév. Elz. Choquette, Rév. L. J. T. Lafontaine, Rév. Père Jodoin, O. M. I., Son Honneur le maire de Montréal, M. H. Laporte, Hon. J. R. Thibaudeau, le consul de France, M. Kleckowski, Hon. L. Beaubien, L. de G. Beaubien, Alphonse Turcotte, Henri Saint Georges, P. H. C.; C. P. Hébert, J. U. Emard, M. Allard, professeur de littérature française à l'Université Laval de Québec; A. V. Roy, J. E. Carreau, C. P. Hébert, Rév. Père Boscher, S. S. J.; Dr E. P. Lachapelle, Dr E. P. Benoit, Dr Ald. Ethier, Dr Raphaël Trudeau, Dr F. Fleury, Dr J. A. Rousseau, Dr J. E. Racicot, Dr L. Parizeau, Dr J. A. Demers, Dr O. F. Mercier, Dr Noé Fournier, Dr Séverin Lachapelle, E. Emond, E. E. M.

Mesdames J. R. Thibaudeau, présidente des

dames patronesses; Mme Fitzpatrick, Mlle Gabrielle Perrault, Mme E. Lauzon, Mme F. X. Choquet, Mme C. J. Hébert, Mme L. D. Mignault, Mlle Estelle Terroux, Mme W. J. Tabb, Mme J. Adam, Mme T. L. Archambault, Mme A. Snowdon, Mme Emilié McLean, Mlle Alexina Ethier, Mlle A. C. Martin, Mme L. L. Rodier, Mme Léandre Brault, Mme G. N. Moncel, Mlle Mignault, Mlle G. Le Dillon, Lawrence; Mlle Ant. Young, Mlle Stella d'Auray, Ottawa; Mlle Lactitia Desaulniers, Mme E. Lamontagne, Mme J. B. A. Mongeau, Mme J. W. Duckett, Mlle A. Pépin, Mme L. Hudon, Mlle A. M. Ricard, Mme Ad. Cholette, Mme E. D. Marceau, Mme Louis Fraichère, Mme Dr Foucher, Mlle B. Vaillancourt, Mme J. O. Dupuis, Mme O. F. Mercier, Mme R. Hébert.

LA FUITE EN EGYPTÉ

Par EMILE GEBHART, de l'Académie française



LA VIERGE DANS LES BRAS DU SPHINX, par M. Luc Olivier Merson. (D'après la gravure de Maximilien Rapine)

Et, selon la prophétie d'Isaïe, quand Notre Seigneur entra en Egypte, il n'y eut alors aucun temple dont l'idole ne trébuchait.

(Légende dorée)



N ce temps-là Hérode le Grand régnait sur Jérusalem. Il était le roi des Juifs par la grâce d'Auguste, empereur de Rome. Il avait plus de soixante-dix ans. Prince magnifique et cruel, il achevait de rebâtir le Temple de Salomon, nourrissait son peuple dans les années de famine, mettait à mort, sur un simple soupçon sa femme et ses fils. Il vivait entouré de bourreaux qui exécutaient les arrêts de sa justice et de docteurs qui scrutaient pour lui le mystère des Ecritures, déchiffraient le verbe obscur des prophètes. Une grande angoisse tourmentait ses jours, chassait, la nuit, le sommeil loin de son chevet. Il redoutait de se trouver tout à coup face à face avec un petit-fils de David, d'être dépouillé par le roi légitime d'Israël de sa couronne et de sa gloire.

Quand il passait sous les portiques du Temple, revêtu de pourpre et le sceptre en sa main droite, suivi d'une foule silencieuse de lévites et de centurions, les hommes, frappés de terreur, se prosternaient le front dans la poussière.

Or, un soir, ses officiers menèrent devant lui trois personnages, d'aspect fort étrange, qui venaient d'entrer dans Jérusalem à la tête d'une troupe d'esclaves, et demandaient à lui parler. Le premier, à la face blanche et délicate, traînait une robe de soie vermeille recouverte d'un camail d'hermine. Le second, au visage couleur de safran, aux yeux noirs bridés, portait une cuirasse d'or. Tous deux avaient le front ceint d'une tiare étincelante de pierreries. Le troi-

sième, un nègre, presque nu, un lambeau de peau de chèvre autour des reins, n'avait d'autre coiffure que sa chevelure pareille à la toison d'une brebis. Les trois voyageurs s'étaient rencontrés sur les chemins de la Palestine, allant vers Jérusalem, où les appelait une étoile miraculeuse. Les deux premiers, Melchior et Gaspard, venaient des contrées les plus lointaines de l'Asie; le troisième, Balthazar, du fond de l'Afrique.

— Nous cherchons, dirent-ils à Hérode, le nouveau roi des Juifs. Il vient de naître et nous voulons l'adorer.

Hérode, épouvanté, fit servir à ses hôtes un somptueux souper. Et, sur-le-champ, il convoqua les princes des prêtres et les interrogea au sujet des paroles proférées par ses inquiétants visiteurs.

Les prêtres baissaient la tête et demeuraient muets. Seul, un très vieux scribe, qui connaissait les secrets du prophète Isaïe, se leva et dit :

— C'est à Bethléem qu'il faut chercher, Bethléem, la plus petite des cités de Juda, qui donnera le jour au maître du peuple de Dieu, au roi de tous les peuples.

Mérode rappela les trois mages.

— Allez à Bethléem, vous y trouverez celui que vous cherchez, et revenez sans retard m'informer de ce que vous aurez vu. Car, moi aussi, je veux adorer cet enfant.

Les mages repartirent sans attendre le lever du soleil. L'étoile marchait toujours dans l'azur du ciel. Elle les guida jusqu'à l'étable où le boeuf et l'âne réchauffaient Jésus.

Melchior et Gaspard offrirent l'or et la myrrhe, Balthazar balançait l'encensoir d'or allumé par les esclaves du roi indien.

Puis les représentants des trois races humaines se retirèrent et tinrent conseil.

— Ne retournons point à Jérusalem, dit Melchior. Hérode tuerait ce petit et le sang de cet agneau retomberait sur nous.

— Eh bien, dit Gaspard, qui déjà sautait en selle de son coursier, allons-nous-en vers nos royaumes.

— Moi, dit le pauvre nègre, je n'ai d'autre royaume qu'un désert de sable peuplé de reptiles et de scorpions. Je reste ici, pour défendre l'enfant royal.

*

Au matin, quand Joseph ouvrit la porte de l'étable, Balthazar était couché sur le seuil, bien éveillé et la mine joyeuse.

Tout le jour il se tint en sentinelle à l'entrée de l'étable. A la tombée de la nuit, il aperçut des figures louches rôdant çà et là, blêmes pharisiens au nez crochu, qui interrogeaient les bonnes gens. L'un d'eux s'arrêta tout près de Balthazar. Le nègre montra ses dents blanches, avec un grognement de dogue. Le pharisien s'enfonça lestement dans l'ombre.

Une ronde de police passa. On entendait, sur le chemin de Jérusalem, le pas rythmé des soldats romains. Le mage noir revint à la Sainte Famille, et ses gestes d'effroi, sa prière ardente révélèrent à Marie le péril qui menaçait son fils. Balthazar attachait le bât au dos de l'âne, y fit asseoir la jeune mère, tenant en ses bras l'Enfant endormi. A minuit, l'humble cortège se mit en route. Le nègre menait l'âne par la bride. Joseph suivait, portant les hardes, appuyé sur son bâton.

Comme ils entraient dans la campagne, une

clameur aiguë, mêlée de sanglots, de cris d'enfants, de supplications, sortit de toutes les maisons de Bethléem. Le massacre ordonné par Hérode commençait.

Balthazar précipita sa marche. Aux premières lueurs de l'aube, il s'abritait en un étroit vallon, parmi les rochers. Et jusqu'au soir, il berça Jésus avec une complainte de nourrice chantée à voix basse, la chanson de sa pauvre terre natale. Une nuée d'oiseaux vint se poser sur les buissons d'alentour, les ailes frémissantes, et, quand la voix de l'homme s'arrêtait, ils reprenaient le refrain et chantaient de tout leur cœur.

Les exilés repartirent au crépuscule. L'étoile brillait toujours au ciel et leur montrait la voie.

Par d'affreuses solitudes où ne paraissait aucun être vivant, ils atteignirent, au milieu de la troisième nuit, la région de la mer Morte. Du haut d'une falaise, ils virent se balancer, lentes et lourdes, les vagues du lac maudit.

Et bientôt, du fond des eaux noires, surgit une vision merveilleuse et terrible. D'immenses éclairs rasaient les ondes, jetaient sur la mer une nappe sanglante, tandis que de l'abîme montait une ville hérissée de tours, une ville toute flamboyante, dont les remparts crénelés semblaient de fer rouge, où les palais et les temples, rompus par la foudre, s'écroulaient au creux d'une insondable fournaise. Des torrents de lave ruisselaient de toutes parts, inondaient les rues, tournaient autour des places peuplées de dieux infâmes, entraînaient silencieusement au gouffre de la mer tragique Sodome impénitente.

La vision dura jusqu'à l'aurore. Jésus, souriant, reposait sur les genoux de Balthazar.

Et, dès ce jour, à mesure que les voyageurs s'éloignaient de Jérusalem, la nature, émue, les saluait au passage. Mille prestiges amusaient le mage d'Afrique. Parfois aussi les choses humaines, disparues depuis des années sans nombre, se réveillaient au bord du sentier foulé par le pied de l'âne, les morts revenaient un instant de l'autre monde et les plus augustes figures du passé biblique soulevaient la pierre de leur sépulcre. Un charme de résurrection cheminait avec Jésus; sous les pas de la petite caravane s'épanouissaient des fleurs dont le parfum et la beauté enchantaient la mélancolie des plaines, la désolation des montagnes.

Près d'Hébron, la ville la plus vieille de toute la terre, la famille séjourna dans la caverne où sont ensevelis Abraham, Isaac et Jacob, Sarah, Rebecca et Lia. Une nuit, Balthazar vit l'ombre du grand patriarche se pencher, avec une tendresse d'aïeul, sur le lit de feuillage où sommeillait le dernier né de sa race.

Toujours guidés par l'étoile, les fugitifs parvinrent au Sinaï et, parmi les roches formidables de la montagne sainte, dans l'incendie des éclairs, ils aperçurent un fantôme dont le front portait deux jets de lumière, tandis qu'éclatait sur les plateaux et dans les gorges le chant d'une foule humaine, le cri d'adoration d'un peuple invisible. Plus loin, dans la vallée aride du rocher frappé jadis par Moïse, jaillit de nouveau, pour les désaltérer, l'eau très pure. D'étape en étape, après bien des mois, ils s'arrêtaient, un soir, en vue d'une mer d'améthyste, sur une plage sablonneuse que caressaient des flots paisibles. Tout à coup, au moment des plus épaisses ténèbres, une chevauchée de spectres vint s'abattre sur le rivage. Ils volaient d'un élan furieux, courbés sur leurs coursiers, vers l'Orient. Mais alors la mer se gonfla, monta telle qu'une muraille vivante et, sous l'écroulement des lames rugissantes, fut engloutie l'armée fantastique. Puis les flots apaisés rendirent leurs carcasses à la plaine de sable, où les exilés attendaient l'heure d'entrer en Egypte.

Déjà le mage pouvait s'entretenir avec ses amis en langage palestinien. Il soutenait les premiers pas de l'Enfant, cueillait pour lui aux arbres du désert les fruits les plus imprévus, pêchait dans l'eau glacée des torrents des poissons exquis, découvrait aux trous des rochers les rayons de miel, attirait d'un geste les biches et

les chèvres sauvages dont le lait nourrissait ses hôtes.

Souvent, à l'ombre d'un bouquet d'oliviers, dans la paix de midi, ou, le soir, autour du feu allumé en pleine campagne, il leur contait les misères de sa vie, l'immortelle souffrance de son peuple, les massacres et les famines, les prodiges enfantins de ses sorciers et de ses prêtres, le deuil de son cœur chaque fois qu'il songeait au voyage de ses morts, au delà de la tombe, à travers une contrée farouche, privée de soleil et de fleurs. Alors une plainte douloureuse, toujours la même, tombait de ses lèvres:

— Si nous avions un Dieu pour nous aimer et nous consoler! Nos dieux sont si faibles, si petits et si pauvres!

Il n'osait pas achever sa pensée, avouer son secret. Il rêvait de conduire la Sainte Famille jusqu'à ses frères noirs, plus loin que les steppes et les monts, les forêts ténébreuses, les fleuves et les lacs vastes comme la mer. Et là-bas, l'Enfant serait le roi, serait le Dieu, la consolation, l'espérance et l'amour!

L'étoile mystérieuse semblait la complice de Balthazar. Maintenant elle changeait de route et s'inclinait vers les profondeurs de l'Egypte.

Ils franchirent le Nil sur une barque gouvernée par des rameurs hiératiques, et le fleuve aux ondes d'émeraude fit fleurir autour d'eux un parterre flottant de bleus lotus.

En face de la caravane, aux extrémités de l'horizon, se dressaient trois tentes de pierre, toutes blanches, colossales hôtelleries mortuaires des pharaons antiques, et sur leurs cimes semblait reposer la coupole du ciel, que le soleil couchant rayait de lames d'or. Au pied de la première pyramide, le grand sphinx de basalte, accroupi, regardait de ses yeux éternellement immobiles le désert muet où, de loin en loin, d'autres visions sépulcrales se dessinaient vaguement, revêtues par le crépuscule d'une brume de tristesse.

Un amas de sable, accumulé par le simoun, permit à Marie de gravir jusqu'au sphinx; elle s'assit, tenant son fils sur son giron, appuyée au poitrail du dieu. Le nègre alluma une poignée de ronces desséchées, afin d'éloigner les chacals et les hyènes. Joseph, enveloppé de son manteau, se coucha près de son bâton. L'âne vaguait à petits pas, goûtant à quelques maigres chardons. Dans le silence funèbre de la nature, le mage veillait, songeant à des choses très douces, et contemplait Jésus endormi entre les griffes du monstre.

*

Plus d'une année encore, les exilés de Bethléem parcoururent lentement, aux bords du Nil, les campagnes florissantes, les nécropoles et les cités de l'Egypte.

Chaque jour, comme Jésus passait, quelque rare accident frappait de stupeur ou de joie le bon Balthazar. De longues files d'hirondelles, d'ibis ou de colombes, parties de la mer Rouge, de Lybie ou d'Ethiopie, tournaient en cercles immenses dans le bleu velouté du ciel ou formaient une grande croix chantante qui s'évanouissait en un rayon de soleil. Des poissons aux figures inconnues sortaient, au fil de l'eau verdâtre, leurs têtes bizarres, regardaient curieusement les pèlerins, sautaient en agitant leurs nageoires comme des ailes, faisaient reluire leurs écailles comme une parure de pierreries. Parfois, une troupe de crocodiles qui se chauffait dans le sable brûlant ou se tenait à l'ombre fraîche des sycomores, au bruit lointain du sabot de l'âne, s'enfuyait, éperdue, avec des glapissements d'épouvante, plongeait au Nil et, sur l'autre rive, reprenait sa course. Parfois, d'un tombeau royal perdu en un repli de la vallée, sortait un gémissement qui semblait monter des entrailles de la terre, le cri lugubre de l'âme morte implorant le pardon ou la miséricorde. Un jour, sur les degrés d'un temple en ruines, les voyageurs rencontrèrent une momie que ses porteurs avaient confiée à la garde de deux sphinx de porphyre. La triste dépouille, secouée par un frisson terrible, ouvrit les yeux et se raidit com-

me pour se lever. L'Enfant tendit vers elle sa petite main, et le mort prit aussitôt la rigidité de son rêve.

La famille errante séjournait depuis quelques semaines dans la sainte Memphis. Balthazar promenait par la ville le roi à venir de sa race et prenait plaisir à visiter les dieux de bronze ou de granit. Sérapis, Osiris, Isis, Anubis, les dieux à tête de chien, d'épervier, de serpent ou de chat, qui, à l'approche de Jésus, chancelaient comme troublés par l'ivresse, détachaient de leurs hanches les bras et les mains et battaient l'air désespérément. Un soir, les deux amis suivirent une grande foule de peuple jusqu'à l'entrée du Serapeum. Le mage haussa sur son épaule l'Enfant, afin qu'il pût voir le rite suprême de l'Egypte, la descente du boeuf Apis au sarcophage. Au milieu du noir souterrain, entre la double rangée de sépulcres éclairée de flambeau de cire, la théorie des prêtres en robes blanches, coiffés de mitres blanches, traînait la pâle momie aux grandes cornes recourbées. Ils chantaient en pleurant la mort de Sérapis, puis, au moment de soulever le dieu jusqu'au bord de son dernier asile, ils entonnèrent l'hymne solennel de sa résurrection. Mais alors la momie se cabra, les cornes hautes, comme ressuscitée, et retomba en poussière sur le front des prêtres; de chacun des sarcophages, tabernacles silencieux scellés depuis tant de siècles, sortit un long mugissement. Au loin, les Anubis répondirent par un aboiement plaintif; un grand coup de vent éteignit les flambeaux; le peuple, saisi par le vertige de la peur, se rua follement dans les ténèbres.

La caravane reprit son pèlerinage sur les rives du Nil. Souvent elle traversait quelque pauvre village habité par des noirs, que le mage africain embrassait avec des larmes de joie. Aux plus vieux il disait en secret des choses mystérieuses. On voyait alors quelques jeunes gens s'élançant à grandes enjambées vers les contrées d'Ethiopie. Balthazar se croyait très heureux. Il vantait à Jésus la simplicité et la douceur de ses frères, les séductions du désert, les teintes diaprées de l'aurore, le lit de pourpre où s'abîme le soleil couchant, la beauté mélancolique des nuits. Son rêve grandissait, se rapprochait de lui à chaque halte de la route.

On arriva en vue des ruines de Thèbes. Le roi noir venait le premier, tenant son sceptre de roseau, puis, assis sur le " fils de l'ânesse ", entre Marie et Joseph, le jeune Rédempteur. Aux deux côtés de l'avenue royale, les six cents sphinx attendaient, revêtus de feuillage. Les dalles de la voie étaient jonchées de lotus, d'hyacinthes et d'anémones. Une fourmilière d'enfants et d'adolescents, sveltes statues d'ébène, sortit des temples, des palais effondrés, bondissant par-dessus les obélisques brisés; ils élevaient des branches de palmier et, dans le tumulte désordonné des tambourins, criaient autour de Jésus un hosanna barbare. Le mage, ravi en béatitude, pleurait et riait.

La Sainte Famille campa sous un portique d'Ammon, le dieu à tête de bélier. Quand la nuit fut venue, les enfants allumèrent de grands feux dans les décombres de Thèbes. Peu à peu, un silence sacré descendit sur la ville, sur le fleuve et le désert. A minuit, Balthazar sentit trembler la terre. Il se redressa tout effaré. Sur le parvis d'Ammon, Jésus, debout, seul, les bras en croix, le visage baigné d'une lumière divine, sa blonde chevelure couronnée d'une auréole de feu, contemplait avec amour la postérité noire d'Adam, les déshérités qui sommeillaient à ses pieds. Puis il se tourna vers le mage agenouillé et le bénit. Quand Balthazar releva la tête, l'Enfant avait disparu. Une pluie d'étoiles traçait au ciel un sillage étincelant, entraînée par l'étoile de Bethléem, qui, rebroussant chemin, tombait vers la Palestine.

Le roi nègre ceignit ses reins et, sur l'heure, s'enfonça dans les solitudes de la Thébaïde. Il retournait à son royaume de misère avec une allégresse religieuse, car il rapportait en son cœur le Dieu futur du genre humain.

EMILE GEBHART.

L'ART DE LA MODE

Ce qui se fait, ce qui se porte



MOS robes? Elles se font courtes le matin et très longues l'après-midi; surtout très amples, ce qui leur enlève ce joli mouvement serpentin qu'elles avaient encore la saison dernière. Beaucoup de plis et de fronces, beaucoup de garnitures. Une grande recherche dans les détails. Les corsages drapés à taille allongée; un retour décisif à la manche à gigot, ce qui ne plaît pas à toutes les femmes, particulièrement à celles qui ne sont pas avantagées d'une belle taille.

Nos étoffes de prédilection sont des draps et des velours pour les robes habillées, des écossais très foncés et des homespuns pour les robes plus simples. Dans les robes du soir, on constate un "revenez-y" aux taffetas vieillots à bouquets et à petites rayures, qui évoquent les coquetteries de nos mères-grand au temps de leurs vingt ans, et une féerie de velours souples, de satins chatoyants, de mousselines de soie transparentes, si précieux qu'on ne vit jamais rien de pareil.

Quant aux coloris, le plus en vogue est certes le groseille, un groseille clair, très clair, celui d'une groseille à peine mûrie. Les bleus de roy, les bleus saphirs et surtout, oh! surtout les turquoises sont aussi très goûtés. Il y a encore une série de teintes d'automne, chaudes, très appréciées, et qui prennent sur les velours des reflets de coucher de soleil; des blancs, non plus francs et crus, mais où semble glisser un imperceptible reflet ivoire, gris ou bleuté. Pour le soir, ce sont les tons "chair" d'une infinie délicatesse, telles les suaves carnations que l'on admire chez les Anglo-Saxonnes; puis des tons de pêche qui font penser, sur le duvet des velours, aux fragiles roseurs des pêches entr'ouvertes.

Comme garnitures, des broderies si soignées, si minutieuses, qu'elles touchent à l'art; par exemple, des médaillons de mousseline de soie blanche où sont peints de délicieux profils de femme, dans le genre de ceux de Mucha, dans les tons naturels; de gros chardons cotonneux en laine blanche épaisse, mais exquisement rebrrodés de soie assortie à la tonalité du drap. Des broderies japonaises où, sur un fond vif, tel que le vert perruche, s'enlèvent d'énormes chrysanthèmes, rouge et feu, avec, en broderie, sur le fond, un ruban bleu pastel, feu et noir, de l'effet le plus inattendu. Beaucoup de fourrures superbes posées sur de la mousseline de soie, ce qui est d'un piquant et joli contraste.

Parlons un peu de nos dessous. Pour une élégante, pour une femme vraiment chic, c'est un point très important. Les empiècements de dentelle "indépendants" sont de plus en plus appréciés pour nos chemises; on les fixe à la batis-

te par un ruban qui joue à travers des jours et des oeillets. Cet arrangement a pour but de faciliter le nettoyage de la dentelle, que l'on peut ainsi enlever facilement pour la donner au teinturier; quand on possède des dentelles authentiques ou simplement de belles imitations, c'est là un avantage appréciable. Les chemises et les pantalons se font très courts. Les inexpressibles revêtent volontiers la forme de petits jupons. La culotte de satin noir ou de satin crème est aussi très goûtée de certaines grandes dames.

Les mouchoirs sont tout petits, tout petits, en linon ou en batiste. Ceux de couleur sont bordés de blanc et les blancs sont bordés de couleur. Les vraiment chic sont tout blancs et ornés à jour, avec un simple monogramme au coin. Dans

La mode revient aux pierres précieuses, un instant dédaignées. Je crois l'avoir déjà dit, mais ce sont de ces choses qu'on ne dit jamais assez. On peut donc remettre ses diamants.

Je n'apprendrai peut-être rien à personne en disant que la fleur du moment, c'est le chrysanthème; mais le chrysanthème énorme, géant, tel qu'on n'en entrevoyait jusqu'à présent que dans les rêves. On lui réserve la meilleure place dans nos maisons et même jusque sur nos tables. C'est, du reste, une fleur très décorative à laquelle on a attribué, je ne sais pourquoi, un symbole de tristesse. Le chrysanthème s'est vengé en devenant l'hôte de nos salons, le compagnon de nos fêtes, qui préside à toutes nos joies.

Dans le "home", pas mal de très gentils et peu coûteux bibelots; entre autres les petites galeries de bois courant autour des pièces. Une mode anglaise.

On les place juste au-dessus de la boiserie de la salle à manger, et elles servent à mettre en valeur la beauté des vieilles faïences et des vieilles porcelaines qu'on n'accroche plus. Dans les pièces plus intimes, ces galeries supportent les photographies, les livres et les objets que nous tenons à conserver à portée de la main. Très amusant aussi, dans le bureau de travail ou dans la chambre de senfants, de surmonter les boiseries d'une série d'instantanés contournant toute la pièce. Encadrés eux-mêmes de chêne, ils forment un charmant musée de souvenir.

J'arrête là pour aujourd'hui, chères lectrices. Mais, comme dit la chanson, si cette histoire vous amuse, nous la continuerons.

A travers les journaux parisiens

La comtesse Eliane, dans "l'Art et la Mode", parle de la réunion d'ouverture d'Auteuil, et cite quelques-unes des élégantes toilettes que l'on y vit:

Que de jolies toilettes seraient encore à citer! Très remarquées entre toutes: la duchesse de Noailles, en velours marron, jupe et jaquette à longues basques tout unies, tricorne de feutre brillant marron, avec touffes de plumes d'autruche marron et rouge; la comtesse de



ELEGANT CORSAGE DE BAL avec berthe en dentelle et guirlande de fleurs en soie rouge et rose et feuilles de velours vert sombre.

Fels, en drap gris avec incrustations de guipure bordées d'un soupçon de zibeline; Mme Paul Moeller, robe princesse en velours noir, guimpe et partie des manches en guipure rebrrodée de chenille noire, marquis gris avec plumes grises et gris-rosé; vicomtesse René Vigier, en cachemire de l'Inde "prune foncée" garni de chinchilla; la marquise de Gouy-d'Arsy, robe de taffetas quadrillé camaïeu "bois", à volants garnis de velours, le corsage formant fichu Marie-Antoinette; la comtesse de Montgomery, en noir, avec incrustations de guipure; Mme Gardner, en louisine bleu-marine. Aperçu encore une très

les mouchoirs d'hommes, on remplace le monogramme par une figure joyeuse de porte-veine: arlequin, acrobate, voire même par quelque sujet de la gent animale, symbole de chance. Pas bien sérieuse, comme on voit, les mouchoirs de nos seigneurs et maîtres. Pour la correspondance, il y a une tendance assez accentuée à préférer aux feuilles épaisses de papier glacé, si aimées en ces temps derniers, le papier léger, le papier pelure au besoin. Les monogrammes se font très petits et s'inscrivent dans le cercle d'une jarrettière ou dans un médaillon.

la comtesse de Montgomery, en noir, avec incrustations de guipure; Mme Gardner, en louisine bleu-marine. Aperçu encore une très

originale toilette d'une imprécise nuance "fraise écrasée"; un fourreau de drap pervenche très garni de velours de même couleur; une robe en popeline chaudron, avec applications de velours, etc., etc.

A presque tous les corsages s'épanouissaient quelques fleurs: roses, paquets de violettes, chrysanthèmes, touffes d'oeillets, catleyas ou branches d'orchidées, révélant parfois les sentiments simples ou compliqués, les pensées rayonnantes, doucement confiantes, mélancoliques, passionnées, énigmatiques de celles qui s'en étaient parées, et embaumant l'atmosphère d'enivrants parfums.

* * *

Des "Grandes Modes de Paris", cette note relative aux boléros, que l'on continue à porter malgré tous les pronostics formulés contre eux :

Le costume avec boléro restera encore longtemps une sorte de tenue classique; il ne varie guère, que ce soit le boléro droit ou celui complètement ajusté, les garnitures seules lui donnent un aspect nouveau; nous aurons encore les larges galons moirés, avec une profusion de petits boutons, et aussi beaucoup de soutaches de plusieurs grosseurs, dont on composera une sorte de broderie qui ornera la jupe et le boléro, les épaules, ou simplement le revers des manches, cette soutache doit être de la même couleur que l'étoffe sur une robe claire, un ton légèrement plus soutenu ne sera pas d'un mauvais effet.

* * *

Quelques nouveautés signalées par Mme C. de Broutelles, dans la "Mode Pratique". Celles qui se rapportent aux chapeaux me paraissent particulièrement intéressantes :

On revient aussi beaucoup aux grands feutres Louis XIII, retroussés sous une belle plume, aux brins frissonnants. On m'en a montré un en feutre "terre de Sienne", avec une couronne de minuscules plumes "colimaçonées" de couleur "champagne", posée autour de la calotte et une immense amazone très fournie s'allongeant d'un côté. Ce genre de chapeau est infiniment seyant, et peut se mettre le soir comme le jour, au théâtre et comme chapeau de visites. J'aime moins les grands feutres de couleurs claires, drôlement cabossés par des liens de satin assorti, avec, de-ci, de-là, une rose géante placée au hasard; quelques-uns ont cinq ou six roses ainsi dispersées. J'aime moins encore les capelines en feutre, drapées de velours, avec sur la passe, qui est "croquée" de façon fantaisiste, trois ou cinq petits bouquets posés tout à fait sur le bord; ces petits bouquets sont généralement composés de boutons de roses "rouillées", entourés de mousse et de fougères noires; quelquefois, il n'y a qu'un seul de ces bouquets, qui semble oublié sur la passe du chapeau.

* * *

Observations de Mme Marie-Anne L'Heureux, dans "Femina", sur la mode en général;

Le bracelet est ressuscité et le collier aussi. Au moment où tant de femmes parlent de s'affranchir et visent à l'émancipation de leur sexe, les antiques insignes de l'esclavage reviennent à la mode. Il serait oiseux de philosopher sur cette contradiction très féminine; constatons simplement que le soir, tous les jolis cous s'ornent du collier fatidique: perles, naturellement, pour les heures qui en possèdent, coraux roses séparés par de minuscules diamants, lapis, améthystes. Cette dernière fantaisie paraît même la plus généralisée.

Les bracelets sont exquis. Les maîtres de l'art nouveau ont exercé sur ce sujet la plus élégante et la plus subtile des imaginations. Ici c'est un serpent dont la tête se tourne vers sa belle propriétaire, et là c'est une liane délicate qui enserre le bras blanc, ailleurs de simples lignes d'émail, courbes ou droites, mais toujours harmonieuses et originales.

* * *

De M. Thévenot, dans la "Mode Illustrée", ces indications sur les mélanges d'étoffes qui seront en faveur cet hiver :

On mélangera beaucoup, cet hiver, dans une même toilette, des étoffes différentes et qui ne paraissent en aucune façon destinées à ce rapprochement: c'est ainsi que l'on fera des robes de taffetas toutes cerclées ou pékinées de bandes de drap piquées; d'autres seront faites mi-parties drap et velours: velours unis ou façonnés, de l'écoissais surtout; mais l'association la plus étrange sera celle de la dentelle et du drap; ce mélange se fera principalement dans les teintes pastel; on verra, par exemple, des robes en den-

En 1879, les Cadbury, dont les affaires à ce moment n'étaient pas des plus brillantes, transportèrent leur manufacture de Birmingham dans la campagne. Ils l'y établirent avec un tel souci du bien-être de leurs ouvriers et surtout de leurs ouvrières, que, de loin, cela paraît trop beau pour être vrai.

Allons-y donc voir. Une avenue de beaux arbres, coupée dans un bois, conduit aux bureaux de l'administration et au bâtiment central, établis dans un chalet magnifique, tout paré de plantes grimpantes et de fleurs. L'intérieur répond à l'entrée. Là est le restaurant, où la nourriture de première qualité est vendue au prix coûtant. Les ateliers sont dans leur genre une merveille; largement éclairés et ventilés, ils révèlent par une foule de petits détails la sollicitude des patrons pour leurs employés. Ainsi, une infirmerie est toujours à la disposition des ouvrières, avec une "nurse" expérimentée. Des thermomètres régularisent la température, et pendant les chaleurs de juillet, des ventilateurs y entretiennent une fraîcheur constante. En un mot, l'organisation du travail a pour but le bien-être des employés autant que le bénéfice industriel. Depuis longtemps la journée de huit heures est établie à Bourneville. Les ouvriers ont aussi la permission de parler; à la condition de ne pas trop élever la voix.

Les femmes, pour travailler, revêtent de longues blouses blanches, qui donnent un aspect particulièrement gai à la fabrique. Elles sont plus de deux mille, et cette armée féminine n'est dirigée que par des femmes. Les contre-maîtresses sont choisies avec un soin rigoureux.

Aux alentours de la fabrique proprement dite s'étend le petit village. Les cottages s'alignent le long de larges avenues bien plantées. Ce ne sont pas de tristes et uniformes petites maisons, mais de jolis chalets tous différents les uns des autres. On s'applique, dit-on, à ce qu'il n'y en ait pas deux pareils. Ils sont protégés de la curiosité de la rue par un premier petit jardin ombreux. Un autre jardin destiné aux fruits et aux légumes s'étend derrière la maison. Chaque logis jouit ainsi de 600 mètres carrés.

Il y a à Bourneville bien d'autres "confortis", et, en fait, l'endroit est tellement agréable à habiter, que l'on ne songe guère à le quitter pour s'en aller s'amuser ailleurs. Les ouvriers ont à leur disposition des jeux en plein air de toute espèce, un gymnase, les bains.

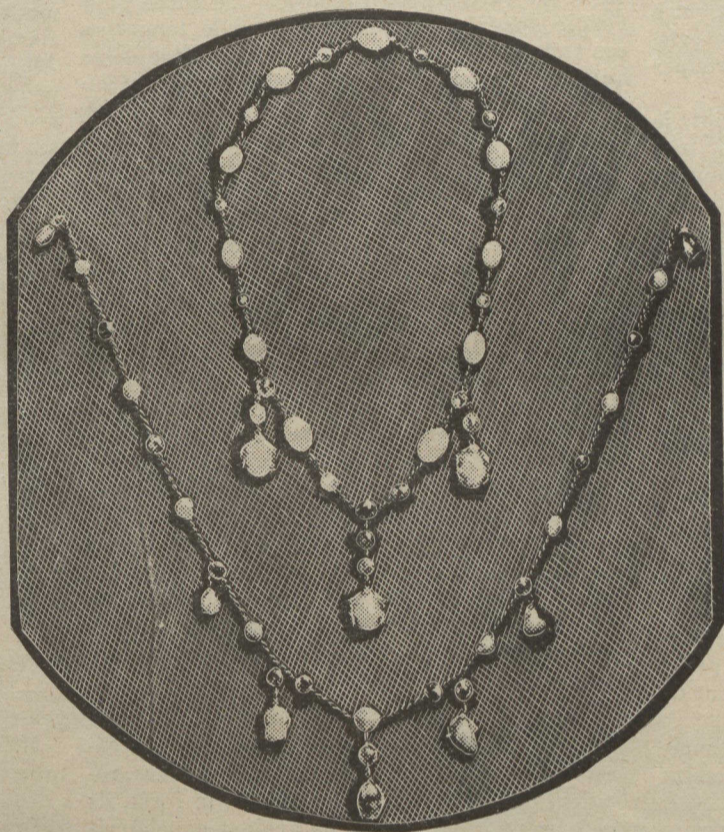
Les jeunes filles orphelines ou dont les familles habitent trop loin, sont logées dans un confortable petit "home", où il y a place pour une cinquantaine d'entre elles.

M. Cadbury est un fervent adepte de la croyance que les gages "de misère" entraînent comme conséquence un mauvais travail. Il a donné à son peuple de travailleurs des "gagés de vie", selon la belle expression anglaise, et son industrie s'en est relevée et est devenue une des plus florissantes de son pays.

Le terrain, les maisons, boutiques, etc., du village, représentent une valeur de cinq millions, et M. Cadbury les a confiés aux soins d'un "trust" formé pour le moment des Cadbury eux-mêmes, mais qui sera peu à peu remplacé par la Société des Amis, la corporation de Birmingham. Le trust est à la fois propriétaire des terrains et des maisons. Il les loue, recueille les rentes, et, les frais payés, les bénéficiaires doivent être employés à l'achat d'autres terrains et à la construction d'autres chalets. Le trust est même autorisé à acheter des terrains et à construire d'autres villages ouvriers sur le modèle de Bourneville, dans d'autres districts industriels.

En questions ouvrières, Bourneville est un type de propagande par le fait.

LA MODE DU JOUR



ORNEMENTS POUR LE COU ET LES CHEVEUX en perles nacrées montées en or et alternées avec des améthystes.

telle bleu pâle, mauve, beige, sur lesquelles seront appliquées des bandes de drap assorties ou d'un ton plus foncé, disposées en cercle, en dents, en festons, et piquées directement sur le fond léger et transparent. Les corsages se composeront d'un boléro en dentelle avec bordure de drap dentelé, que l'on posera sur une chemisette en mousseline de soie froncée ou plissée. Sur la manche, bouffante en mousseline, resserrée dans un poignet en dentelle, retombera une manche ouverte d forme pagode, bordée de drap. On fait aussi, ce qui nous semble plus rationnel, des costumes de drap coupés en cercle par une large bande de taffetas, sur laquelle passent de place en place, des pattes de drap disposées en croix, et qui semblent fixées par un bouton posé aux quatre extrémités.

UN VILLAGE INDUSTRIEL MODÈLE

Sous ce titre et signé Stead, on lit dans "The American Monthly Review of Reviews" : Il s'agit de l'oeuvre créée près de Birmingham, par M. George Cedbury, millionnaire anglais, capitaliste, fabricant de chocolat, quaker, leader du parti ouvrier, journaliste de qualité remarquable.

Le Conte des Rois Mages



ES trois rois mages, Balthazar, Melchior et Gaspard, portant l'encens et la myrrhe, étaient partis à la recherche de l'enfant Jésus; mais, comme ils ne connaissaient pas bien le chemin de Béthléem, ils s'étaient égarés en route, et, après avoir traversé une forêt profonde, ils arrivèrent à la nuit tombante dans un village du pays de Langres. Ils étaient las, ils avaient les bras coupés à force de porter les vases contenant les parfums destinés au fils de Marie, et, de plus, ils mouraient de faim et de soif. Ils frappèrent donc à la porte de la première maison du village, pour y demander l'hospitalité.

Cette maison, ou plutôt cette hutte, située presque à la lisière du bois, appartenait à un bûcheron nommé Denis Fleuriot, qui y vivait fort chichement avec sa femme et se quatre marmots.

Elle était bâtie en torchis avec une toiture de terre et de mousse à travers laquelle l'eau filtrait les jours de grande pluie.

Les trois rois, vannés de fatigue, heurtèrent à la porte, et, quand le bûcheron l'eut ouverte, prièrent qu'on voulût bien leur donner à souper et à coucher.

— Hélas! braves gens, répondit Fleuriot, je n'ai qu'un lit pour moi et un grabat pour mes enfants, et, quant à souper, nous ne pouvons vous offrir que des pommes de terre cuites à l'eau et du pain de seigle. Néanmoins, entrez, et, si vous n'êtes pas trop difficiles, on tâchera de vous arranger.

Ils entrèrent donc. On leur servit des pommes de terre, qu'ils dévorèrent de grand appétit, et le bûcheron et sa femme leur cédèrent leur lit, où ils dormirent à poings fermés, sauf Gaspard, qui aimait ses aises et qui se trouvait fort à l'étroit entre le gros Balthazar et le géant Melchior.

Le lendemain matin, avant de se remettre en route, Balthazar, qui était le plus généreux des trois, dit à Fleuriot:

— Je veux vous donner quelque chose pour vous remercier de votre hospitalité.

— Nous vous l'avons offerte de bon cœur, mais nous ne nous attendons à rien, braves gens! répondit le bûcheron en tendant la main tout de même.

— Je n'ai pas d'argent, reprit Balthazar, mais je veux vous laisser un souvenir qui vaudra mieux.

Il fouilla dans sa poche et en tira une petite flûte d'Orient, qu'il présenta à Fleuriot, et, tandis que celui-ci, un peu déçu, faisait la grimace, il continua:

— Si vous formez un souhait en jouant un air

sur cette flûte, il sera immédiatement exaucé. Prenez, n'en abusez pas, et ne refusez jamais l'aumône ni l'hospitalité aux pauvres gens.

* * *

Quand les trois rois eurent disparus au tournant du chemin, Denis Fleuriot dit à sa femme, en soupirant dédaigneusement la petite flûte dans sa main:

— Ils auraient pu nous donner un cadeau moins bête que ce flageolet; néanmoins, je vais tout de même essayer de flûter, pour voir s'ils ne se sont pas moqués de nous.

Alors, il s'écria:

— Je voudrais avoir pour notre déjeuner du pain blanc, un pâté de venaison et une bonne bouteille de vin!

Puis il joua sur la petite flûte un air du pays, et tout d'un coup, à son grand ébahissement, il vit sur la table, couverte d'une fine nappe blanche, le pain, le vin et le pâté demandés.

Dès qu'il fut certain du pouvoir de sa flûte, il ne s'en tint pas là, comme bien vous le pensez, et il demanda tout ce qui lui passa par la tête. Il flûtait du matin au soir. Il eut des habits neufs pour sa femme et ses enfants, de l'argent de poche, une table abondamment servie, et, comme il lui suffisait de souhaiter une chose pour l'avoir aussitôt, il devint en peu de temps un des richards du canton. Alors, à la place de sa hutte à demi-effondrée, il fit construire un superbe château, qu'il remplit de meubles précieux et de tapisseries, et le jour où la construction et l'ameublement furent achevés, il donna une grande fête pour inaugurer sa nouvelle demeure.

Autour d'une table richement servie, étincelante d'argenterie et de lumière, il avait réuni tous les gros bonnets de l'endroit. Lui-même se tenait au haut bout avec sa femme, parée comme une châsse, tandis que des musiciens installés dans une galerie supérieure régalaient les convives de leurs joyeux airs. Afin que le festin ne fût pas troublé, il avait ordonné à ses gens de ne laisser, sous aucun prétexte, les fâcheux et les mendiants entrer dans la cour, et même il avait préposé à la porte deux grands diables de valets armés de bâtons, qui avaient pour consigne d'écarter tous les loqueteux et porteurs de besace des environs.

Aussi, sûrs de n'être pas dérangés, les invités s'en donnaient à cœur-joie, jouant des mâchoires, humant le bon vin, et s'abandonnant à ventre déboutonné.

* * *

Or, ce soir-là, les trois rois mages, ayant déposé leurs présents au pied de l'enfant Jésus, revenaient de Béthléem. En traversant la forêt, ils reconnurent le village où ils avaient couché, virent le château tout illuminé, et Gaspard dit en goguenardant à Balthazar:

— Je serais curieux de savoir si notre homme n'a pas mésusé de ta petite flûte et si, depuis

qu'il est riche, il a tenu sa promesse d'être doux envers le pauvre monde.

— Voyons, répondit laconiquement Balthazar. Ils s'accoutrèrent en mendians, changèrent leurs belles robes contre des haillons, et se présentèrent à la porte du château en demandant l'hospitalité pour la nuit; mais on les reçut fort mal, et, comme ils insistaient, menant grand bruit, Fleuriot mit la tête à la fenêtre, et, apercevant des mendians, commanda qu'on lâchât les chiens à leurs trousses, de sorte qu'ils détalèrent au plus vite, non sans avoir les jambes un peu endommagées.

— Je m'en étais douté! maugréa le sceptique Gaspard, qui avait été mordu au mollet.

— C'est bon, répliqua le géant Melchior, il ne l'emportera pas au paradis!... Il saura ce que pèse la rancune des rois mages!...

Cependant, les convives continuaient à banqueter joyeusement. On était arrivé au dessert, et Fleuriot, un couteau à la main, était en train de découper une colossale brioche, quand on entendit dans la cour les grelots d'une chaise de poste, traînée par quatre chevaux fringants, caparaçonnés d'or. Fleuriot mit de nouveau le nez à la fenêtre et, voyant qu'il lui arrivait encore de nobles invités, ordonna qu'on les fit monter en toute hâte. Lui-même vint avec un flambeau les recevoir à la porte de la salle. Alors, on vit entrer les trois rois mages en pompeux appareil, couronne en tête, vêtus de pourpre et de piereries. Fleuriot, qui avait reconnu ses anciens hôtes, fit bonne contenance et, avec force salutations, les pria de prendre place à table.

— Merci! dit Balthazar sèchement, nous ne mangeons pas chez un homme qui reçoit si mal les pauvres gens.

— Je vous fais compliment de la façon dont vous tenez vos promesses! cria Melchior de sa grosse voix.

— Ah! tu lâches tes chiens sur les mendians! ajouta Gaspard en se tâtant la jambe; attends, je vais te jouer un air que tu ne connais pas encore!...

Et, tirant de sa poche une petite flûte pareille à celle qu'on avait donnée à Fleuriot, il la fit résonner terriblement. En un clin d'oeil, la table, les convives, le château, s'évanouirent, et le bûcheron se retrouva seul et nu, sur la lisière du bois, devant sa hutte en ruine, avec sa femme et ses enfants en haillons.

— Heureusement, il me reste ma flûte! songea-t-il.

Mais il eut beau fouiller ses poches percées: le talisman avait disparu avec les rois mages.

* * *

Et c'est depuis ce temps qu'on a coutume, lorsqu'on coupe le gâteau des rois, de mettre soigneusement de côté la part des pauvres.

ANDRE THEURIET,
de l'Académie française.

La légende du Gué-Baron

(CONTE POUR LE JOUR DES ROIS)



Il y avait autrefois, au pays de Berry, un noble et puissant seigneur qui s'appelait Gilles de Pont-Brian, et dont le castel était perché sur un roc escarpé dominant le Cher.

Il avait une fille, Mahaut, et cette fille était si belle, que tous ceux qui la voyaient l'aimaient et ne pouvaient l'oublier.

Car, elle avait des cheveux d'or tressés en grosses nattes brillantes sous sa coiffe, des yeux limpides, et la peau de son visage était blanche comme les pétales des grands lis parfumés, dont elle ornait l'autel de Notre-Dame aux jours de fête.

Mahaut de Pont-Brian était belle. Elle était

bonne aussi, pour le plus grand bien des serfs, sur lesquels le baron, son père, régnait en maître bien dur.

Chaque jour, la vertueuse demoiselle sortait de son manoir, montée, sur sa haquenée, et, suivie de son page, elle allait porter dans les chaumières, avec l'aumône de son escarcelle, les douces paroles consolatrices qui aident et soutiennent les affligés.

Et à son retour, elle essayait, trop souvent en vain, d'adoucir les rigueurs du farouche baron, contre tel ou tel de ses serfs les plus malheureux.

Pauvre Mahaut! Elle, si compatissante à toutes les douleurs, ne songeant jamais à elle. Et pourtant, son âme était bien triste; et pourtant, elle souffrait, elle aussi... puisqu'elle aimait.

Celui qu'elle aimait était un beau chevalier plein de vaillance et d'honneur, mais qui n'avait pour tout bien que sa jeunesse, pour tout espoir que son épée.

Leur amour datait de loin, car Aimery de Naillac était à peine sorti de l'adolescence qu'il

avait déjà pris l'habitude de venir souvent à Pont-Brian.

Habitant la rive opposée du Cher, il lui fallait traverser la rivière à gué, un mauvais gué, mal entretenu, qui était la propriété du baron. Mais rien n'arrêtait le jeune homme, ni le mauvais temps, ni la hauteur des eaux. Il eût risqué vingt fois sa vie pour contempler celle dont l'image emplissait son cœur.

Et, de ce contact presque journalier, une grande tendresse était née entre les deux enfants; tendresse qui, à vingt ans, était devenue un pur et profond amour.

Mais Gilles de Pont-Brian était riche. Il voulait que son enfant, son unique héritière, épousât quelque riche voisin, dont les domaines, ajoutés aux siens, constitueraient une puissante seigneurie.

L'époux qu'il rêvait pour sa fille n'était autre que Godefroy de Chauvigny; ce dernier était pourvu de cinquante années bien sonnées; mais il possédait des terres immenses et n'avait guère

d'autre qualité que d'aimer la chasse, l'hydromel et les échecs.

Presque chaque jour, Godefroy venait boire et jouer avec son ami Gilles, dont la compagnie lui agréait fort. La beauté de Mahaut l'avait d'ailleurs séduit. Et, sachant que le baron serait heureux de lui donner sa fille pour femme, il résolut un jour de hâter la réalisation de cet événement.

On était alors à la fin de décembre. "Pourquoi ne choisirait-on pas le jour de l'Épiphanie pour sceller par de solennelles fiançailles cette promesse de mariage? Ce jour-là, le père de Mahaut donnerait un grand festin, à la fin duquel, après la bénédiction du chapelain, Godefroy passerait ou doigt de la jeune fille l'anneau des occor-dailles!"

Le baron ayant accueilli ce projet avec enthousiasme, l'affaire fut ainsi réglée.

On n'avait oublié qu'une chose: c'était de consulter Mahaut. Et Mahaut avait donné sa foi à Aimery: rien ne pouvait la délier de son serment.

Aussi, lorsqu'une semaine avant le saint jour des Rois, son père lui fit part de ce qu'il avait décidé, elle répondit très doucement:

—Messire, c'est impossible, je ne veux pas me marier.

—Tu ne veux pas te marier!... gronda le terrible baron.

—Non... Je préfère me retirer dans un cloître.

—Pâque-Dieu, mon enfant, quelle sornette me contes-tu là? Tu ne veux pas entendre parler de mon ami Godefroy parce que tu aimes Aimery de Naillac, voilà tout!

—J'aime mieux me consacrer à Dieu...

—...Que d'épouser messire de Chauvigny! acheva le père. Eh bien, c'est ce que nous verrons.

Il n'ajouta rien de plus: il avait son idée.

...Pendant que Mahaut, éplorée, se réfugiait à la chapelle pour prier et pleurer, le baron fit seller son cheval et se rendit, en toute hâte, chez Godefroy.

Le conciliabule fut secret. Qu'y tramèrent-ils? En vérité, nul n'eût pu le dire exactement. Tout ce que l'on sut, c'est que les deux compères, s'entêtant plus que jamais dans leur projet, décidèrent de célébrer la fête des fiançailles à la date fixée.

A cette fête, par surcroît d'ironie, Aimery de Naillac serait convié. Ignorant la surprise qui l'attendait, il viendrait sûrement. Or, le gué du Cher, le seul chemin qu'il pût suivre, était très dangereux à cette époque. D'ici là, d'ailleurs, on pouvait s'arranger pour qu'il devint un véritable gouffre...

En quittant son ami, le baron rentra chez lui, fort satisfait, et ne s'occupa plus que des préparatifs de la fête.

...Dès le matin du grand jour, le château s'emplit d'une foule brillante: toute la noblesse du voisinage était là.

Godefroy de Chauvigny, arrogant et superbe sous son pourpoint de velours cramoisi, était rayonnant de joie et ne semblait pas remarquer la douleur peinte sur le visage de Mahaut.

A cinq heures du soir, toute la société se réunissait autour de la table, splendidement servie, au milieu de laquelle était posé, sur un plat d'argent, le gâteau des Rois.

Et le festin commença.

Mahaut, blême d'angoisse, était placée à côté du sire de Chauvigny, dont la présence lui était un supplice. A mesure que le repas s'avancait, la jeune fille paraissait de plus en plus anxieuse. Car ses regards parcouraient en vain l'assistance: elle n'y découvrait pas celui qu'elle cherchait.

Deux heures, trois heures s'écoulèrent: Aimery était toujours invisible.

...Le gâteau venait d'être distribué, et Godefroy ayant trouvé la fève, se levait pour l'offrir à la jeune châtelaine, lorsqu'un grand bruit au dehors l'arrêta.

En même temps, des valets etfarés entrèrent dans la salle, annonçant que le sire de Naillac venait de se noyer en traversant le Cher. Des paysans, qui étaient accourus à ses cris de détresse et qui n'avaient pu le secourir, rapportaient son cadavre, retrouvé à grand'peine après deux heures de recherches.

Ce fut aussitôt dans l'assistance un désarroi indescriptible. Seuls, Gilles et Godefroy, demeurés calmes, échangèrent un imperceptible coup d'oeil. Quant à Mahaut, elle avait profité du brouhaha pour courir où l'appelait son coeur.

Lorsqu'on s'aperçut de sa disparition, on se précipita à sa recherche. On interrogea les serviteurs, on fouilla le château, on battit la cam-

pagne aux alentours, mais la jeune fille resta introuvable.

Maintenant, le château repose dans le silence; car après cette terrible alerte, la fête a été aussitôt interrompue, et tous les invités se sont dispersés.

Godefroy de Chauvigny, seul, est resté à Pont-Brian, en tête-à-tête avec le baron. Tous les doux rongés d'inquiétude demeurent silencieux. Tout à coup, le sire de Chauvigny pâlit, et, sentant l'air lui manquer, veut se lever pour aller vers la fenêtre; mais il n'en a pas la force, ses jambes fléchissent, et il roule sur les dalles, en proie à d'épouvantables douleurs, tandis que des phrases incohérentes sortent, par lambeaux de ses lèvres:

—Malédiction!... je meurs... je suis empoisonné... le gâteau des Rois... la vengeance divine!

Gilles, terrifié, s'enfuit pour chercher du secours.

Quand il revint, Godefroy était mort.

Le lendemain matin, les gens d'armes du baron découvrirent, sur la berge du Cher, accroché parmi les roseaux, le corps de la jeune châtelaine: elle n'avait pas voulu survivre à son amant, et s'était précipitée dans les flots, à l'endroit même où il avait trouvé la mort.

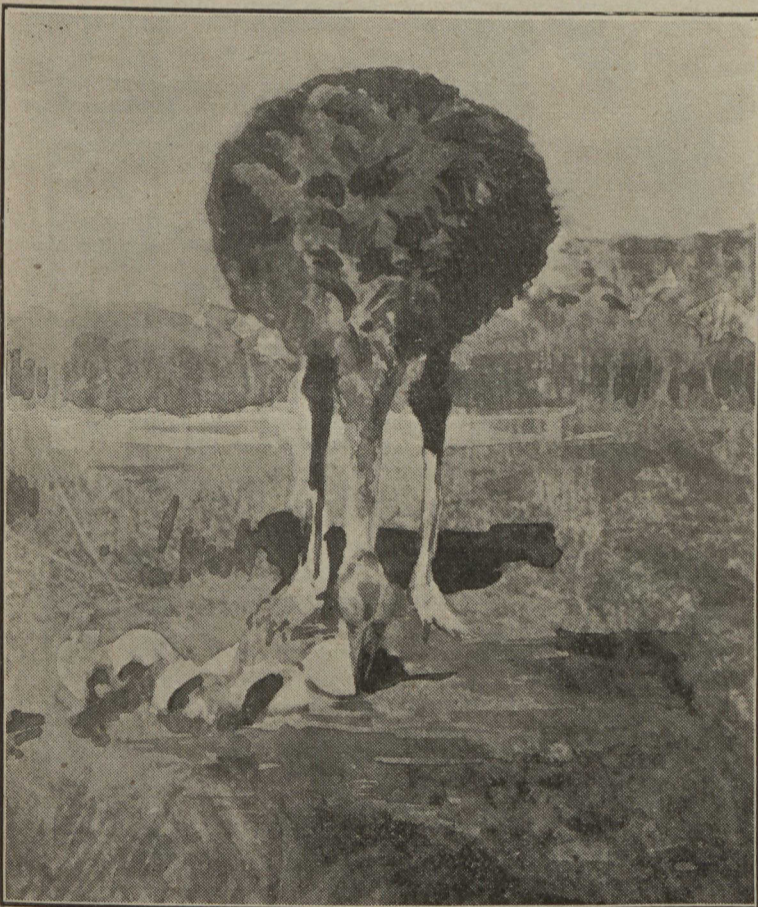
Le baron de Pont-Brian, en voyant le cadavre de son enfant, fut frappé de folie et traîna, dès lors, dans une existence misérable, le poids de la justice de Dieu.

Depuis ces temps lointains, la tradition populaire affirme que, chaque année, durant la nuit du 6 janvier, deux formes blanches flottent sur les rives du Cher, aux environs du Gué du Baron, qui, de nos jours encore, se nomme Gué-Baron, en souvenir du passé.

Ce sont les âmes des deux victimes qui errent, inconsolables, sur les lieux où un crime abominable les a séparées.

Et la même tradition prétend que si, par hasard, des fiancés, promenant au clair de lune amoureuse rêverie, s'aventurent ce soir-là dans ces parages, c'en est fait de leur bonheur: rien ne peut plus conjurer le sort qui leur a été jeté.

PAUL DE GARROS.



Autruche femelle et poussins nouvellement éclos



Tortue géante qui pèse 970 livres, et qui, dit-on, est âgée de 300 ans. Cette tortue peut facilement porter deux hommes.

Des Hommes Laid qui Epousent de Jolies Femmes

LES JOLIES FEMMES AURAIENT-ELLES UN FAIBLE POUR LES HOMMES TRES LAIDS ?



John Wilkes

Un magistrat célèbre, le fameux John Wilkes, alderman de Londres, était d'une laideur affreuse; il ne se faisait pas d'illusions sur sa beauté, et c'est en ces termes qu'il en parlait:

—Entre un singe et moi, quelle différence y a-t-il? Aucune. Lorsque je me promène, les gamins se moquent de ma figure, et si je suis en conversation avec quelqu'un, ce quelqu'un ne peut s'empêcher de me dire: "Ah que vous êtes laid!" Malgré tout, je ne sais comment cela se fait, mais je suis la "coqueluche" des dames!

Le plus fort est qu'il ne mentait pas en s'exprimant ainsi. Les plus belles femmes de Londres, à la grande fureur des don Juans, cherchaient toutes à connaître Wilkes. Ce dernier refusa la main de plusieurs femmes aussi belles que riches; enfin, il se décida un jour et se maria avec Mary Mead, la jeune fille la plus jolie, la plus riche et la plus courtisée de son temps. Il disait à un ami, le jour de la cérémonie:

—Mon cher, j'ai entendu un homme dire que c'était aujourd'hui: l'"union de la Belle et de la Bête". Pour moi, ajouta-t-il en riant, cet homme ne se trompait pas.

MARAT A LA COUR DE LOUIS XVI

Avant les grands jours de la Révolution, Jean-Paul Marat était un des médecins les plus en vogue de la Cour de Louis XVI. Les courtisans disaient de lui: "C'est l'homme le plus laid de Paris!" Un jour il l'entendit et, se retournant, il répliqua:



Marat, le plus laid et le plus recherché des médecins de la Cour sous Louis XVI.

—De Paris? Mais non, dites donc plutôt de l'univers entier! Toutes les dames de la Cour, fascinées par sa laideur, les aristocrates se disputaient l'honneur de venir consulter ce "monstre" et de causer quelques instants avec lui. Certaines allèrent même jusqu'à inventer des maladies imaginaires pour se procurer une occasion de voir les traits hideux, mais si attirants de Marat.

Beaucoup devinrent amoureuses de lui, il les traita avec une indifférence étudiée, croyant les décourager, mais en réalité s'en faisant davantage aimer. La chose en vint à un tel point qu'il faillit quitter à jamais Paris, pour échapper à l'admiration perpétuelle dont il était l'objet. Et,

cependant, ce fut une des plus jolies filles de son temps, Charlotte Corday, qui, plus tard, tua celui que les royalistes appelaient "Le Monstre!"

UN PHENOMENE PREFERE A UN PRINCE ROYAL

Il y avait à Londres une jeune femme, célèbre par son admirable beauté et ses richesses sans nombre, lady Mary X... Elle était si belle que des ducs et des pairs la demandèrent à plusieurs reprises en mariage: elle refusa. Un prince royal, séduit par ses charmes, lui offrit son nom et sa couronne: elle le remercia, et à quelques jours de là on apprit qu'elle se mariait avec un certain Mudford, être difforme, simple attorney (procu-



L'homme qui épousa, au siècle dernier, la plus jolie des héritières de Londres.

reur ou avoué), qui était un véritable phénomène: sa main était tordue, un de ses pieds plus haut que l'autre, et enfin une tête si horrible que les fauves du Muséum britannique, dans leur cage, hurlaient de terreur en le voyant.

Ce fut un cri unanime de réprobation lorsqu'on connut la nouvelle de ce singulier mariage; tout Londres fut à la cérémonie. Les deux époux vécut ensemble quarante ans, et lorsque le mari mourut, la femme le pleura amèrement.

L'HOMME SINGE

Ceci s'est passé tout dernièrement. Miss Z... voyageait avec ses parents aux Etats-Unis. Dans ce voyage, la jeune miss se trouva avec un personnage d'une laideur inouïe et que, par dérision, les autres voyageurs avaient surnommé "l'homme singe".

Instantanément elle se sentit attirée vers lui, et elle jura qu'elle n'épouserait jamais d'autre homme. Malgré tous les efforts des parents désolés, elle a fini par obtenir gain de cause; en ce moment elle est mariée à son cher "homme singe" et elle assure qu'elle est bien heureuse.

LA FEMME DE BAILLY: L'ANGE DE LA BEAUTE

Le maire de Paris, au temps de la Terreur, Bailly, avait une face qui ressemblait à la tête d'un cheval: il était horrible. A sa vue, les enfants fuyaient, les femmes se trouvaient mal, et pourtant, une jeune fille s'éprit d'un amour sincère pour lui et l'épousa. Elle était si jolie qu'on l'avait surnommée l'ange de la beauté.

Grand émoi dans le peuple!



Bailly, maire de Paris, qui épousa l'ange de la beauté.



ABERRATION SINGULIERE

Encore plus fort, une femme superbe, d'une richesse considérable, épousa par amour le mathématicien Graidemanche, à qui il ne manquait que les deux jambes! et les deux bras! En plus de cela, il était borgne et camard. Sa femme le dorlotait comme un bébé; et lorsqu'il voulait la battre, n'ayant pas d'organes "ad hoc", il la mordait.

QUE LES LAIDS SE CONSOLENT !

La lecture des faits précédents fera — il faut l'espérer — des heureux, car l'on y verra que les personnes les plus repoussantes trouvent toujours grâce auprès de l'élément féminin.

PAR DEVANT NOTAIRE

L'"Intermédiaire des chercheurs et des curieux" a retrouvé, dans la "Gazette des tribunaux de France" du 13 avril 1837, un singulier procès soumis au tribunal de Bourgoin. Il s'agissait de savoir si un contrat de mariage était valable. Le notaire, poète à ses heures, l'avait rédigé en alexandrins. Lyre et panonceaux! Après avoir nommé les "comparants", sa Muse chantait:

Lesquels ayant promis de prendre en mariage,
Veulent qu'un noeud légal et requis les engage,
A peine de dépens et condamnations,
Pour être mariés sous les conditions
Que d'un commun accord, comme suit, ils arrêtent :

Art. 2

Au régime dotal les époux se soumettent,
Et les biens de la femme, actuels, à venir,
Sont tous constitués sans en rien retenir.
Cependant le futur en pourra passer vente
A charge de remploi, pourvu qu'elle consente.

Art. 3

Son trousseau composé d'effets, linges, habits,
Et prisé trois cents francs par les communs amis,
L'époux le recevra le jour du mariage;
La célébration en deviendra le gage.

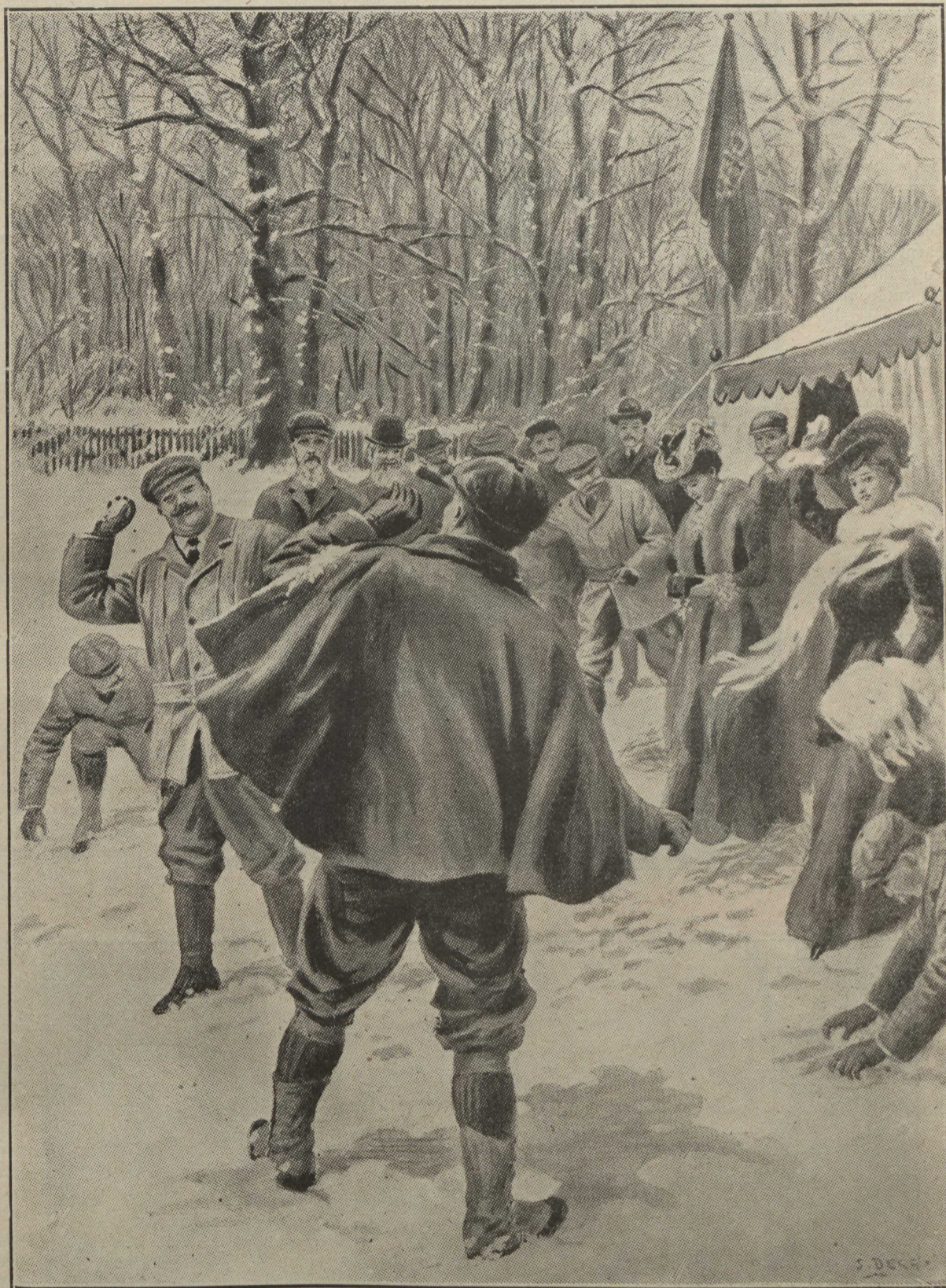
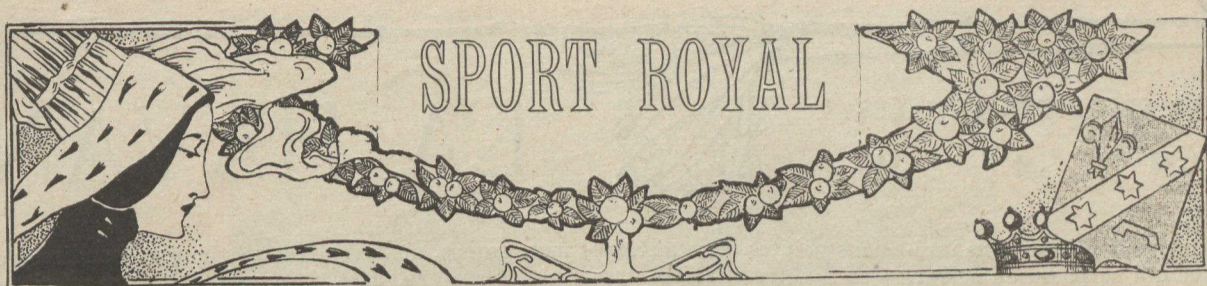
Suit, dans l'article 4, l'inventaire des dons faits à la mariée par son père:

Une commode, un lit, six nappes, trois serviettes,
Trois cuillers en argent, en argent trois fourchettes.
Ces objets, seulement donnés par préciput,
Sont prisés trois cents francs pour fixer le tribut,
Sans être aliénés, car l'épouse future
Pourra, s'il lui convient, les reprendre en nature
Ou bien en exiger le prix estimatif.

Le tribunal de Bourgoin a consacré la validité de ce contrat, poétique comme de l'Emile Augier, "tout en exprimant le regret de voir un notaire se départir de la gravité que lui commandent ses fonctions et se livrer à un badinage dans un acte sérieux entre tous".

Les comparaisons sont presque toutes la raison des femmes et des poètes. — Diderot.





LE ROI DU PORTUGAL JOUANT AUX BOULES DE NEIGE

Au cours de leur séjour en Angleterre, le roi et la reine de Portugal ont accepté l'hospitalité dans plusieurs résidences seigneuriales du Royaume-Uni. C'est ainsi qu'ils furent reçus au château de Chatsworth, chez le duc de Devonshire, où une chasse fut organisée en l'honneur du roi. Pendant cette partie se produisit l'amusant incident que représente le dessin ci-dessus. Il avait neigé en assez grande abondance, et la terre était toute blanche. Comme on approchait de la tente préparée pour le lunch, le roi Carlos, subitement, en manière de plaisanterie, attaqua, à coups de boules de neige, son ministre, près de la cour de Saint-James, le marquis de Soveral. On imagine sans peine que, tandis qu'une noble lady braquait sur la scène son kodak, tous les invités imitèrent l'exemple parti de si haut, et qu'une bataille générale s'engagea. Un seul personnage, d'ailleurs, n'y risquait rien, l'étiquette de cour interdisant qu'on ripostât au roi, — qui, cependant, avait commencé.

LA PERLE DES ANTILLES

LA HAVANE

M

OUS prenons de plus en plus intérêt à ce qui se passe ou se fait à Cuba. Nombre de nos nationaux s'y sont créé une nouvelle patrie et des capitalistes canadiens puissants et riches y ont amené cette force inéluctable de la fortune, qui transforme les mondes et les civilisations.

Les pages que nous reproduisons ici sont extraites du charmant volume "Un Parisien dans les Antilles", par M. Ernest Lépine, écrivain plein de verve, enlevé prématurément à ses amis, et qui a bien vu et bien dépeint cette ville mi-espagnole, mi-américaine, avant que le drapeau de l'Espagne ne fût disparu de ses tours.

* * *

Nous avons ralenti notre marche depuis hier. C'est que la pudique et prudente Havane ne permet pas qu'on entre chez elle pendant la nuit. Nous arrivons à l'heure réglementaire. Le phare s'éteint, le canon gronde. Le drapeau espagnol grimpe au haut du mât; nous hissons notre pavillon. Le pilote nous accoste; la porte est ouverte, nous en profitons.

A gauche s'élève le "Morro", tout pavoisé, à droite le fort de la "Punta". Sur les collines est échelonné tout un amas de forts, de fortins, de batteries, de tours, de tourelles et de remparts, qui montrent aux passants leurs dents de bronze. Nous entrons dans la passe, qui a 1,500 verges de long sur 350 de large. Nous laissons à gauche le bourg de "Casablanca", "Regla", si bruyant, si animé, et nous nous trouvons en face de la Havane.

L'aspect général en est imposant. Le port est encombré de vaisseaux de tous les pays, de tous les tonnages, de toutes les couleurs. La baie, qui a trois lieues de tour, est trois fois échancrée. La première anse, entre Casablanca et Regla, est celle de "Tricornia"; la seconde, de l'autre côté de la pointe de Regla, est celle de "Guanabacoa"; la troisième, au fond de la baie, est celle des "Atares".

Sur le cadre des collines sont éparpillés des bourgades, des habitations de plaisance, de vastes bâtiments carrés, — car le cube est en honneur ici aussi bien qu'à Puerto-Rico, — des magasins considérables, des chantiers de construction et, de-ci de-là, des bouquets de palmiers. En face est la Havane avec ses mai-

sons peintes, aux terrasses mauresques, aux larges fenêtres grillées, avec ses clochetons, dans lesquels chantent des carillons, ses quais en-

combrés de marchandises que débarquent ou embarquent des noirs aussi gauches que forts, des Chinois aussi adroits que chétifs.

Et tout cela nous apparaît au milieu de cette poussière d'or qui, au lever du jour, enveloppe toutes choses, tandis que les rayons du soleil, obliquement projetés, dansent sur les vagues qui clapotent le long des vaisseaux à l'ancre.

Les yeux ne sont pas seuls charmés. Après vingt jours passés à bord, pendant lesquels on n'a entendu que la mer en révolte et le grincement de la machine, les bruits de la terre parviennent à nos oreilles comme autant de parties distinctes d'une radieuse symphonie.

Les carillons tintent gaiement. Des navires que l'on côtoie arrivent des fragments de chansons, échos lointains des rudes falaises bretonnes, des plages italiennes ensoleillées, des rives norvégiennes blanches de neige. Les bateliers débitent leurs boniments. Les charrettes du quai, les voitures de la rue font un vacarme adorable. Les bruits du bord ne sont plus les mêmes; les commandements paraissent plus impérieusement adressés. Sur le plancher grincent les colis que l'on traîne.

A l'entrée de la passe, sur les murailles du Morro, la musique militaire s'exerce, et au loin nous entendons des lambeaux du "Trovatore". Comme à Saint-Thomas, une flottille nous assaille, mais personne n'ose nous accoster.

Mais nous voilà en règle avec la santé et la police. Maintenant qu'il est établi que nous ne sommes ni pestiférés, ni Chiliens, ni pirates, en route pour la terre!

Il y a une heure, à bord de l'"Eider", Paris était encore à deux pas de moi; la chaîne de mes pensées ne s'était pas brisée. Saint-Thomas m'était apparu pendant la nuit, et si peu d'instants, que je pouvais croire à un rêve; mais l'aspect pittoresque de la Havane ne me permet plus d'en douter: Paris est à l'autre bout du monde.

La voiture qui m'emporte ne ressemble à aucune de celles dont on fait usage en Europe; les maisons que je regarde, ébahi, ont un aspect particulier. Ces larges fenêtres ouvertes jusqu'au ras du sol et par lesquelles le regard plonge jusqu'au cœur des appartements; ces femmes nonchalantes, peu soucieuses d'initier ou non les passants aux mystères de leur intérieur; ces négresses effrontées, traînant dans la poussière et les ordu-



LA CATHEDRALE DE LA HAVANE



La résidence du Représentant des Etats-Unis à la Havane. Le drapeau est à mi-mât par respect pour un personnage de marque qui vient de mourir.

res leurs jupes interminables; ces mendiants qui, à chaque pas, vous offrent la fortune au nom de la loterie royale, tout cela est bien fait pour me surprendre, et me surprendre, c'est me ravir. Mon attention est trop surexcitée pour que j'apprécie quoi que ce soit. N'attendez de moi aucune description en ce moment. Pendant ces premières heures, mes yeux dévorent tout ce qu'ils rencontrent; ils regardent tant qu'ils ne voient rien.

La maison que j'habite ne ressemble en rien à celles d'Europe. Elle est, à l'extérieur, peinte en bleu de ciel et toute lisérée de blanc. De loin, on la croirait faite en pâte tendre et fraîchement sortie des ateliers de Sèvres. Les volets sont verts. La porte cochère, une porte cochère monumentale, lourde et massive, est d'un beau brun rouge et toute criblée de gros clous de cuivre poli.

Dans un des battants est découpée une petite porte qu'égayent un heurtoir étincelant représentant des chimères enroulées. Aux fenêtres sont scellées d'énormes grilles.

Les persiennes ont des lames mobiles qui s'écartent ou se referment selon que l'on veut voir ou être vu. Les volets, qui se replient dans le jour comme les feuilles d'un paravent, sont assujettis la nuit au moyen d'une traverse de fer fortement boulonnée. Les châssis vitrés n'existent pas.

Notre toiture européenne est remplacée par une terrasse, sur laquelle on prend quelquefois le frais quand vient le soir. Durant le jour, l'"azotea" appartient aux "criadas", qui y font sécher le linge, mais avant tout aux "urubus", vautours nains, au nez rouge, appelés "carancros", et dont le mérite, fort appréciable dans ce pays où l'édilité urbaine est dans l'enfance, consiste à dévorer les ordures abandonnées sur la voie publique.

Respectés de tous, familiers plus qu'il ne convient, ils passent leur journée sur les balcons, sur les terrasses, en compagnie de pigeons, se faisant en bons voisins des politesses; puis leur sieste achevée, ils lissent du bec leurs plumes noires, des heures durant.

La porte cochère une fois franchie, nous nous trouvons dans un vaste vestibule qui sert en partie de remise à la voiture. Les murailles sont recouvertes de faïences à personnages qui ne resteraient pas longtemps en place si quelqu'un de nos amateurs de bibelots passait par ici. A gauche, une grille légère en fer forgé, très élégamment ouvragée, met en communication le salon et le vestibule. Un faisceau de gerbes de plus de deux mètres, trophée religieux chargé d'appeler le bonheur sur la maison, s'épanouit au centre du grillage.

Des persiennes mobiles permettent, si on les baisse, de s'isoler dans le salon; si on les lève, de surveiller les



L'art sculptural est fort en honneur à Cuba. Ce monument est un des plus beaux à la Havane

allants et venants. C'est dans le vestibule, et devant la porte ouverte, que les domestiques viennent le soir, leur besogne terminée, fumer, bâiller et médire. Les noirs s'assoient sur le seuil, s'accroupissent sur le trottoir, tandis que les blancs accaparent les sièges.

Une large arcade donne accès dans la salle à manger. Toutes les ouvertures sont monumentales à la Havane, et, si l'air ne circule pas, ce n'est pas faute de trouver le passage libre. Les fenêtres ont la largeur de nos portes cochères, et les portes, celle de nos arcs de triomphe.

vient, se démène autour de la table, dans un nuage de mouches et de moustiques avides. L'un présente le pain dans une corbeille, celui-ci verse le bordeaux, tandis qu'une négrillonne alerte offre l'eau glacée que contient un vase argenté.

Il faut des serviteurs spéciaux pour changer les assiettes, il en faut pour porter les plats; et pendant ce temps, un second peloton prépare un dessert merveilleux qui, à lui seul, occuperait un gourmet deux heures durant.

Et ce n'est pas tout: il y a encore les petiots, les favoris, les pages, qui se tiennent près de

leurs maîtresses, raides et immobiles, les yeux en arrêt, les coudes dans les mains, prêts à ramasser le mouchoir, qui, régulièrement, glisse à terre de cinq en cinq minutes, ou bien à aller chercher l'éventail et le flacon oubliés. Ils recueillent de temps en temps une caresse et volent au passage un fruit ou un gâteau.

Pendant ce temps, le "calesero" a roulé dehors la voiture et sorti le cheval, qu'il attelle devant la porte. Le repas terminé, les femmes, épaules et bras nus, des fleurs dans les cheveux, noyées dans la mousseline, s'en vont, trois dans une voiture de deux places, se faire voir au "Paseo".

A chaque fenêtre passe une tête; sur chaque balcon un bras



Quatre muets attelés à la "file indienne" tirent de lourds camions sur le chemin royal, un des plus carrossables en rase campagne

nu est appuyé. Il n'y a donc rien à faire, rien à soigner, rien à aimer dans toutes ces maisons, que tant de femmes vivent ainsi à la fenêtre?

Une négresse vient de passer. Sur ses cheveux crépus, son madras aux couleurs éclatantes résout un miracle d'équilibre. Sans jupons, probablement sans chemise, sa robe est maintenue on ne sait comment; chaque pas nécessite un mouvement des hanches qui la retienne. Son châle est placé de travers, la pointe gauche jetée sous le bras droit. Ses pieds nus traînent des "chancletas" (savates, chaussures en mauvais état et dont on a rabattu les quartiers) en lambeaux qui claquent sur le trottoir.

Sa jupe trace à l'arrière un sillon dans la poussière, remorquant des ordures assorties. Pour tromper la longueur du chemin, la belle mâche un cigare aussi noir qu'elle. De temps en temps elle en presse le côté allumé entre ses dents, pour que la fumée abondante et âcre lui gratte un peu la gorge.

Elle s'arrête devant une porte cochère. C'est sans doute la demeure de quelque officier supérieur, car dans le vestibule trois soldats en tenue sont installés. Sur une petite table, ils roulent des cigarettes pour "la Real rabrica", "la Honradez".

* * *

Je suis allé bravement m'asseoir sur le quai, les pieds dans la mélasse, au milieu d'un nuage de moustiques enragés. Le long du bord se balance, flanc contre flanc, sur plusieurs rangs de profondeur, l'interminable file des vaisseaux marchands. Au milieu de la baie dorment d'un oeil les vaisseaux de guerre blancs et noirs, tandis que vont et viennent les embarcations de la douane.

Tous les échantillons de la laideur humaine sont réunis là. Congos, Mandingues, Sofalas; nègres camards, trapus et cagneux; fronts étroits, pommettes saillantes, torsos robustes et jambes grêles, cheveux crépus, ventres ballonnés, peaux huileuses, tout est là. Le Chinois couleur de safran, sec et grêle, le visage plat, le menton

imberbe, travaille, silencieux et grave, tandis que le noir rit bruyamment et montre des dents éternellement blanches, dépareillées à coups de poing ou de couteau.

La farine descend à terre, le sucre monte à bord.

Ici se déchargent les marbres de la Nouvelle-Caroline, les vins d'Espagne, le beurre américain; là s'embarquent des barils poissés, des caisses de cigares et du cacao.

Le soleil dore la mer; le miroitement de l'eau moire de reflets verdâtres le flanc des vaisseaux. Les douaniers vont et viennent d'un air indifférent; mais leur oeil se promène au bon endroit.

Au delà des planches, du côté de la ville, des camions attelés de mules ou de boeufs se remplissent de sacs, de caisses ou de barils. La charge est faite, le fouet siffle, l'aiguillon pique: "Hardi les bêtes!" Les commis courent de tous côtés, le carnet à la main, pointant les connaissements, contant quelque histoire grivoise au douanier, dans l'espoir de le voir sourire et de s'en faire un indulgent compère.

Les marteaux des chantiers ne s'arrêtent pas une seconde, tapant le fer, tapant le bois. Au milieu de la rade stationnent les bateaux de guerre, courent les embarcations, tandis que de cinq en cinq minutes passe le vapeur-omnibus de Regla. Et dans le fond, tout là-bas, au-dessus de la mer immense, des oiseaux blancs aux larges ailes décrivent dans l'air des cercles sans fin.

* * *

J'ai été ce matin à la messe à Saint-Philippe. Les cloches, qui ne se reposent ni jour ni nuit à la Havane, se démenaient de tous côtés avec une furie inconnue en Europe. Elles rendent un son étrange, qui tient du bois et du fer-blanc. Il semble qu'on les secoue toutes ensemble, comme un paquet de grelots.

Aux abords de l'église, les rues sont encombrées d'équipages dans lesquels se tassent, tant bien que mal, les familles dévotes.

Rasant les murs, suivant les trottoirs étroits qui les garantissent à peine des voitures, quel-

ques dames se rendent à la messe, accompagnées d'un négrillon ou d'un petit mulâtre qui porte la chaise et le tapis. Aux alentours de Saint-Philippe stationnent les "quitrines"; sous les portes, les calesseros méditent du prochain. On ne franchit qu'à grand'peine le portail, envahi par les mendiantes. Et quelles mendiantes, mon Dieu! Leur souvenir me donne des nausées.

Les églises créoles ne ressemblent en rien aux nôtres. Leur aspect est plutôt gai que sévère. Les couleurs les plus criardes s'y livrent des batailles sans fin. On sent que toujours on s'est moins préoccupé du monument lui-même que des ornements qui le garnissent. La cathédrale porte, comme tous les édifices religieux de l'Amérique espagnole, la trace du péché originel: elle est de conception exotique.

Partout où vous irez, au Mexique, dans les Antilles, dans l'Amérique du Sud, vous retrouverez éternellement les deux clochetons inégaux à trois étages, bourrés de cloches; le même fronton aigu aux contours tourmentés, recouvert d'une toiture en tuiles rouges; les deux mêmes étages de colonnes qui ne supportent rien; les mêmes niches vides, qui paraissent n'avoir tenté aucune statue; les mêmes pierres jaunes lisérées de ciment; les trois mêmes portes coiffées de leur chapeau pointu, si soigneusement closes à l'heure des repas et de la sieste; le tout précédé d'un petit perron de trois marches.

L'intérieur de la cathédrale a meilleur air; les proportions en sont belles, mais les fresques, la colonnade peinte qui sert de fond au chœur, la chaire à prêcher, manquent absolument de caractère. Le pauvre Christophe Colomb, voué à l'ingratitude éternelle, n'a pas la tombe qu'il mérite. La modeste plaque qu'on lui a consacrée satisferait médiocrement les mânes du moins exigeant de nos contre-amiraux. L'inscription est plus digne du monument que du grand homme. La voici:

O! restos é imagen del grande Colon,
Mil siglos durad guardados en la Urna
Y en la remembranza de nuestra Nacion!



DROLERIES ET RIGOLADES

Par G. RI.



Un prophète en chemise

L'HOMME DE LA NATURE

L'été dernier, un inconnu, nu-tête et nu-pieds, cheveux au vent, vêtu d'une longue étoffe bleu foncé qui ressemblait à une chemise, se promenait à travers les villages et les campagnes de la Prusse Rhénane, en conduisant une petite charrette attelée d'un âne.

Hommes et enfants accouraient pour le voir, tandis que les femmes et les jeunes filles se tenaient à distance, en groupes intrigués.

L'inconnu s'arrêtait ordinairement sur la place du village. Un cercle se formait rapidement autour de lui. Et alors, il parlait; il disait son nom: Gustave Nagel; il disait sa fonction, la mission dont il se croit chargé par Dieu: "Je suis le Prophète du retour à la nature, aux simplicités primitives, à l'idéal champêtre du paradis terrestre."

Contrairement à la plupart des prophètes, Gustave Nagel n'annonce pas de catastrophes, pas d'incendies, pas de tremblements de terre, pas de famines, pas de guerres. Il est doux et bon. Il se borne à prêcher le retour à l'âge d'or, le retour à la vie de nature.

La renommée de Gustave Nagel, surnommé l'"Homme de la Nature", se répandit vite de village en village, à travers l'Allemagne.

Ce prophète en chemise est, naturellement, végétarien. Tuer un être vivant pour se nourrir de sa chair lui paraît un crime.

OU LE PROPHETE TROUVE UNE FIANCEE

En novembre dernier, Gustave Nagel disparut. On le croyait mort ou enfermé dans un asile de fous.

On sait maintenant où il était. Le prophète était parti pour la Turquie, avec sa charrette et son âne.

Là-bas, à Constantinople, dans la ville des mosquées majestueuses et des palais de neige et d'or, les prophètes et les fous sont "sacrés".

Gustave Nagel reçut des Turcs un accueil excellent.

Un soir, près des flots bleus du Bosphore, le prophète en chemise haranguait une foule où il y avait des Turcs, des Grecs, des Arméniens, des Juifs, et quelques figures européennes. Quand il eut fini de parler, une jeune fille, blonde et charmante, avec la timidité mutine de la Marguerite de Faust, s'approcha du prophète et lui adressa la parole en allemand...

Un mois après, Gustave Nagel et Meta Laetitia Konhauser étaient fiancés.

UN REPAS DE NOCES ORIGINAL

Le "prophète en chemise" est aujourd'hui de

retour en Allemagne, à Arendsee, au bord d'un lac délicieux. Il vient de se marier.

La "Gazette Illustrée de Berlin" nous donne une photographie de son repas de nocces: Gustave Nagel a son costume ordinaire. Sa femme — qu'il a entièrement convertie à ses idées — porte une longue robe blanche, une robe qui, elle aussi, ressemble singulièrement à une chemise. Quinze personnes, adeptes de la doctrine nouvelle, du retour "à la bonne vie de nature", comme dirait maître François Rabelais, assistaient au repas. Le menu, strictement végétarien, se composait de pois, de raves, de côtelettes... en farine de lentilles, de choux-fleurs, de tarte aux noix, de radis et de fruits variés.

LES SOURIRES DE LA FORTUNE

Cependant, l'homme de la nature, "le prophète en chemise", est en passe (voilà qui va peut-être nous le gêner...) de devenir capitaliste. D'abord, sa femme lui a apporté une dot rondelette; ensuite, l'administration des forêts d'Arendsee, qui compte sans doute parmi ses membres des philosophes, vient de lui faire cadeau d'une terre et d'une petite plage au bord du lac, pour ses bains, qui sont une partie essentielle de sa doctrine. Enfin, notre futur gentilhomme campagnard, laissant sa jeune femme à Arendsee, va partir pour... une tournée de conférences!

AU CERCLE

Jargon de joueur.
—Ah! mon vieux, je me suis tenu à quatre pour me tenir à cinq... Et ça signifie quelque chose!

HISTOIRE NATURELLE

Il n'est pas étonnant de voir une "cocotte" avoir la chair de "poule", même devant un feu de "coke".
Pourquoi les coqs ont-ils des "ailes" et pourquoi les poules font-elles des "oeufs"?
Parce que les coqs ne peuvent se passer d'"elles" et les poules ne peuvent se passer d'"eux".

A LA CAMPAGNE

Voyons, père Richard, vous ne pouvez pas nier que le cyclisme et l'automobilisme soient des progrès!
—Je ne dis point non; mais quand on aura aboli le cheval, c'est-y vous qui nous ferez du fumier?

A LA HALLE

—Combien ce petit brochet?
—Deux dollars.
—Diable! le brochet n'est donc pas un poisson d'eau douce?
—Pardon...
—C'est qu'à ce prix-là il devient salé!...

ENTRE CYCLISTES FOURBUS

—Veux-tu une tranche de melon?
—Jamais de la vie... Je ne mange pas de fruits... à côtes!

PENSEE

Le mariage est comme une grande maison de nouveautés. Les jeunes filles y vont chercher tout d'abord dans le rayon de la soierie. Si elles tardent trop à se décider, elles ne trouvent plus rien à ce rayon et vont à celui du lainage. Plus tard, après sainte Catherine, elles sont heureuses de trouver leur affaire au rayon des soldes et coupons.

ENCORE UN AMI CHER!



—Comment... tu ne veux pas venir dîner à la maison? Allons, voyons!
—Eh bien, soit! mais prête-moi \$5.00: voilà vingt jours que je viens dîner chez toi et je n'ai pas encore fait un cadeau à ta femme!

NOUVEAUX IMPOTS



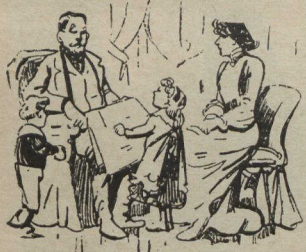
L'impôt sur le capital! voilà la formule... Laissons le revenu tranquille! Ce n'est pas la fleur qu'il faut imposer, c'est l'arbre!



Impôt sur les avares, qui ne font pas circuler leur argent.



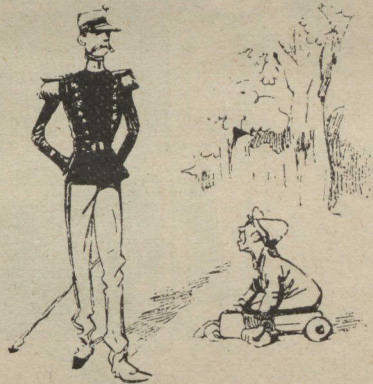
Impôt sur tous les capitaux. Le premier est la santé. Un monsieur qui se porte bien payera 95 p. c. de taxe de plus que le pauvre malade.



Taxes sur le bonheur conjugal. — Un homme heureux en ménage, 50 p. c. en plus.



Taxe sur l'appétit. — De même, celui qui a bon estomac doit à l'Etat une rétribution dont sera exonéré le malheureux sans appétit.



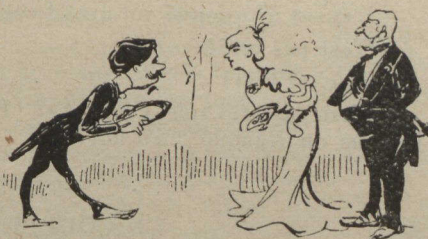
Taxe sur la constitution. — Un tambour major devra plus d'impôt qu'un bossu.



Taxe sur le génie. — Et celui qui a du talent doit payer pour le raté qui s'épuise en vains efforts.



Taxe sur la longévité. — A mesure que l'âge augmente, l'impôt grossit. Le vieillard n'a-t-il pas joui de la vie plus que le jeune homme?



Taxe sur les relations. — Un monsieur qui fréquente les généraux ou les nobles, doit payer plus que celui qui ne va qu'au bal de l'Hôtel-de-Ville.

EN MENAGE



Lui. — Vous recherchez toujours des bons marchés, je ne me souviens pas que nous soyons sortis, une fois, sans que vous cherchiez à faire un bon marché. Vous en souvient-il?

Ele. — Oui, cher ami: ce fut le jour où je vous épousai!...

RENSEIGNEMENT VAGUE



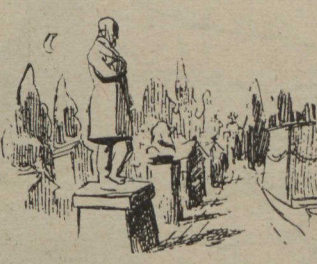
—Pardon, m'sieu l'agent, pour aller à la rue Brique, s'iou plaît!...
—Allez tout droit devant vous, mes amis... tout droit!...



Taxe sur la beauté. — Spéciale aux dames reconnues belles. (Les laides devront toutes la payer.)



Taxe sur les cheveux. — Le cheveu est un luxe. L'impôt sur les cheveux sera la consolation des chauves.



Taxe sur les monuments funèbres, etc. — ...Et c'est ainsi que nous rétablirons à la fois l'égalité et l'ordre dans les finances!

AU RECORDER

Le président interroge un hercule.
—Accusé, levez-vous?...
—Oui, mon président... des poids de deux cents livres, et le sourire sur les lèvres!...

REFLEXION D'UN GARÇON DE CAFE



—Dire qu'il y a des gens aussi bouchés que cette bouteille!

UNE JUSTE PREDICTION



Elle. — Comme ma pauvre mère serait malheureuse si elle connaissait la vie que je mène!

Lui. — La mienne, au contraire, serait heureuse de voir notre ménage.

Elle. — Comment ça?

Lui. — Ça lui procurerait le plaisir de me dire: je te l'avais bien dit.

DANS L'ATTENTE



Gladys. — Enfin, le duc vous a-t-il proposé le mariage?

Geneviève. — Pas encore. Ses experts n'ont pas fini de faire l'audition des livres de mon père.

PLANS DEÇUS



1. — Zut! voici la troisième fois que je glisse. Certainement, il doit y avoir quelque chose, un clou, peut-être, à mon soulier? Mais je suis si myope que je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez. Mais...

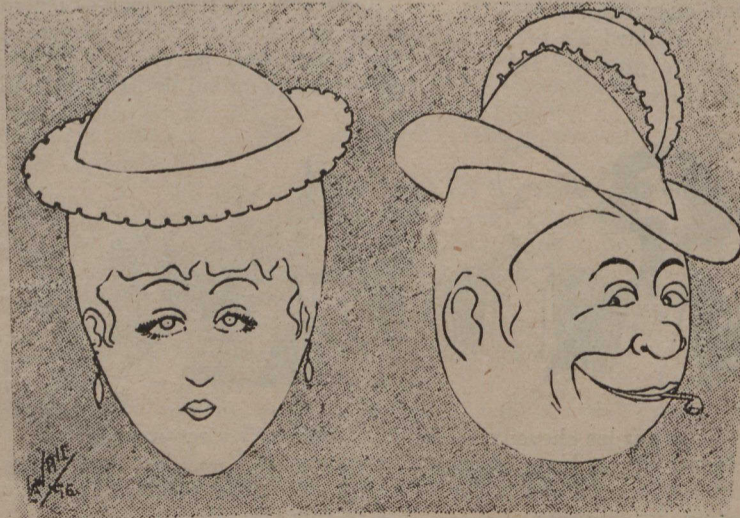
2. — ...en mettant ma tête à l'endroit où se trouvent mes pieds, je verrai bien ce qui me fait glisser... Tiens! c'est bizarre, où sont donc passés mes pieds? je ne les vois pas!

UN AGENT GENEREUX



—L'agent m'a donné un grand coup de poing dans l'estomac.
—C'est pas vrai!
—Si, c'est vrai!
—C'est pas vrai, que j'vous dis! Et puis, si vous le répétez encore, je vous en flanque "un autre"!

UN COUPLE D'OEUFS



CHEZ LE MEDECIN

—Croyez-vous, docteur, que fumer soit mauvais?
—Dame! voyez les cheminées, ce sont celles qui fument le moins qui vont le mieux.

DANS LA RUE



L'ivrogne. — Dites donc, m'sieur l'agent, j'ai envie de chanter, c'est pas défendu?

—Comment donc, je vais même vous accompagner... au violon!

IDEE CONCILIATRICE



—Pas d'scène, tu sais, Poupoule... Moi, j'me connais, j'dirai rien... mais l'autre homme que j'suis quand j'ai bu un verre, je l'connais pas... et il pourrait ben faire des malheurs!...

DANGER EVITE



—Pourquoi avez-vous quitté la séance au moment où la lutte oratoire commençait à s'engager?

—Justement, ma femme a eu peur de recevoir des éclats de voix!

LES COUTUMES MATRIMONIALES DANS LES DIFFERENTS PAYS

LES rites dont les différents peuples du globe entourent les actes importants de la vie, la naissance, le mariage, la mort, sont vraiment d'une étude très instructive et très révélatrice de l'âme des hommes. Les coutumes matrimoniales, en particulier, comportent des cérémonies d'une couleur locale toujours vive, parfois d'une touche poésée, ou d'un symbolisme amusant, et il nous a paru intéressant d'en recueillir quelques-unes dont la diversité en rend la réunion très curieuse.

Où le prétendant doit vaincre sa fiancée à la course

En Laponie, la jeune fille qu'un homme a demandée en mariage lui donne sa réponse selon le rite étrange d'une coutume, toute parée de grâce barbare et de charme primitif, et dont l'origine doit être fort ancienne.

Lorsqu'un jeune Lapon est donc tombé amoureux d'une belle du voisinage, il lui envoie une ceinture de métal plus moins richement travaillée, suivant sa fortune, un anneau et un petit fût d'eau-de-vie, destiné au père, hâtons-nous de le dire! Puis, il se rend à la hutte de sa bien-aimée, mais demeure sur le seuil jusqu'à ce

qu'on l'invite à entrer. Si on l'admet dans la petite cabane éclairée de torches fumeuses, il offre d'abord au maître de céans une rasade du précieux liquide qui l'a pré-

cedé. Que le père boive la coupe offerte, il montre par là qu'il est favorable au mariage. Le jeune homme s'engage alors à envoyer certains cadeaux à sa fiancée et fixe la somme qu'il compte donner en échange de la jeune fille.

Mais le consentement de cette dernière n'est pas encore obtenu. Elle doit déclarer ses intentions au cours de l'épreuve suivante: les familles des deux jeunes gens se réunissent avec leurs

L'avant-veille du mariage, tous les amis des futurs époux se rendent en procession burlesque chez la fiancée. L'une des jeunes ouvrières a endossé le manteau ridicule et coiffé sa tête du chapeau extravagant. Elle marche en tête de la bande joyeuse, dont les cris et les rires font mettre les bonnes gens de la ville à leurs fenêtres, et ceux-ci, à leur tour, de s'unir à eux en joie bruyante, en acclamant le nom des fiancés.

On arrive enfin à la demeure de la fiancée, où elle offre gentiment un punch à ses compagnes d'atelier, mais celles-ci la forcent d'abord de revêtir son manteau et son chapeau, et ainsi accoutrée elle doit danser de chambre en chambre suivie de ses amis en délire.

Le jour du mariage, les oripeaux reparaissent, et on en pare le fiancé au moment où il ouvre le bal par la première contredanse. Après quoi tous les assistants se disputent pour posséder chacun à leur tour le manteau burlesque qui leur inspire les inventions chorégraphiques les plus inattendues.

Où le mariage commence toujours par un enlèvement

Les jeunes nobles mirdites conservent depuis des siècles ce mode de mariage quelque peu barbare, qui consiste à enlever de force la femme qu'on doit épouser.

Les Mirdites sont la plus importante tribu chrétienne d'Albanie. Ils sont toujours en guerre entre eux ou avec les musulmans du voisinage. Quand un jeune seigneur mirdite veut se marier, il s'informe des jeunes filles qui peuvent être à sa convenance dans quelque grande famille musulmane d'alentour, et quand il a fait son choix, il réunit ses amis et enlève, les armes à la main, sa future, qu'il entraîne à sa paroisse, où elle est catéchisée, baptisée... et épousée en moins de temps qu'on n'en met à le dire. D'ailleurs, la jeune femme devenue chrétienne épouse passionnément les habitudes et les préjugés de sa nouvelle patrie. Sa famille, au début, prend mal la chose, et quelques têtes sont cassées ou coupées pour le point d'honneur; mais comme on finit tôt ou tard par reconnaître que l'époux est de bonne maison, et que dès lors le mariage est convenable, l'idylle tragique finit toujours par des accolades et des banquets.

(A suivre).



On organise une course entre le prétendant et la jeune fille

amis, et on organise une course entre le prétendant et la jeune fille. Une forte avance est accordée à celle-ci, à qui on épargne un tiers de la route au moins.

Si le jeune homme n'atteint pas la jeune fille avant le but fixé, il perd tout espoir de la voir devenir sa femme. Le prétendant ainsi handicapé ne peut rejoindre la jeune Laponne que si elle le veut bien.

Inutile de dire qu'en général elle prétexte un accident et se laisse saisir avant le but, mais on a vu cependant des amoureux évincés se retirer piteusement, abandonnant leur course après avoir aperçu l'objet de leurs vœux atteindre le but d'un air vainqueur.

Le manteau burlesque

Les jeunes ouvrières des grandes filatures du sud de l'Ecosse se divertissent extrêmement à infliger à celle d'entre elles qui se marie une ridicule mascarade dont la bouffonnerie leur est un sujet d'amusement durant bien des jours.

Le soir où l'employée quitte définitivement l'atelier, ses compagnes retiennent son manteau et son chapeau et l'accompagnent jusqu'à la porte de la manufacture en lui jetant les objets les plus variés qui leur tombent sous la main. Elles ne connaissent pas les confetti, mais en revanche elles se sont munies de petits sacs remplis de riz, qu'elles lancent à dures poignées au visage de la fiancée, qui s'échappe en courant, tête nue et sans manteau.

Durant les jours qui précèdent le mariage, les jeunes ouvrières en gaieté recueillent tous les objets qu'on s'attendrait le moins à servir d'ornements à des vêtements. Une petite collecte est faite dans l'atelier, afin de pouvoir acheter des jouets minuscules qu'on coud au manteau et au chapeau de la compagne en allée. On y ajoute aussi de vieilles plumes, des rubans fanés, des morceaux d'étoffes de diverses couleurs, des boutons cassés, des boucles de métal faussées, des chapelets de bobines de bois, des clochettes tintamarresques, etc.

Parfois la veste du fiancé lui est sournoisement enlevée par un camarade et confiée aux ouvrières rieuses, qui la décoorent de la même façon que le manteau.



Elle revêt un manteau orné de jouets minuscules



Où le mariage commence toujours par un enlèvement

Aux Malades et aux Souffrants

De bon cœur je donnerai la pleine valeur d'un dollar de mon remède à l'essai

Il n'y a pas de Conditions

Rien à déposer. Rien à promettre. La bouteille d'un dollar est gratuite. Votre pharmacien vous donnera sur ma commande la pleine valeur d'un dollar et en mettra le coût à mon compte.

Nul autre n'a jamais si fort essayé d'éclaircir tout doute possible.

Dans quatre-vingt mille communautés — dans plus d'un million de familles — on connaît mon remède. Il y a bien des personnes de votre voisinage — peut-être de vos amis et voisins — dont il a soulagé les souffrances. Il n'y a aucun médecin qui ose vous dire que j'ai tort au sujet des nouveaux principes médicaux que j'emploie. Pendant six années entières mon remède a subi l'épreuve la plus sévère à laquelle on a jamais mis une médecine. J'ai dit: "S'il échoue, il est gratuit" — et il n'a jamais échoué où il a eu une chance possible de réussir.

Mais ces preuves innombrables ne servent à rien chez ceux qui ferment l'oeil et s'assoupissent dans le doute. Car le doute est plus difficile à vaincre que la maladie. Je ne peux pas guérir ceux qui n'ont pas le courage de faire l'essai.

Je fais donc cette offre à présent. Je ne considère pas les preuves. J'écarte le fait que ma pratique médicale est la plus grande du monde, et m'adresse à vous en étranger. Je ne vous demande pas de croire une parole de ce que je dis jusqu'à ce que vous le prouvez vous-même. Je vous offre sans condition la pleine valeur d'un dollar du Restaurant du Dr Shoop. Cela est le plus possible que ma confiance illimitée puisse suggérer. Cette offre est claire et franche et juste. C'est l'épreuve suprême de ma croyance illimitée en le

RESTAURANT DU DR SHOOP

Seulement une personne sur chaque 98 est en santé parfaite. Quelques-uns des 97 malades sont alités, quelques-uns ne sont qu'à moitié malades et quelques-uns ne sont qu'émoussés et impuissants. Mais la plupart des maladies proviennent d'une cause commune. Les nerfs sont faibles. Pas les nerfs que tout le monde connaît. Pas les nerfs qui contrôlent nos mouvements et nos pensées.

Mais les nerfs qui, sans guide et inconus, le jour et la nuit, vous font mouvoir le coeur — contrôlent l'appareil digestif — régulent le foie — font fonctionner les rognons.

Ce sont ces nerfs qui s'épuisent et s'abattent.

Il ne sert à rien de traiter l'organe souffrant — le coeur irrégulier — le foie malade — l'estomac rebelle — les rognons dégradés. Ils ne sont pas à blâmer. Mais traitez les nerfs qui les contrôlent, car voilà le siège du mal.

Cela n'est rien de nouveau — rien que n'importe quel médecin disputerait. Mais il a resté au Dr Shoop à employer cette connaissance — de la mettre en usage pratique. Le Restaurant du Dr Shoop est le résultat des efforts d'un quart de siècle dans ce but même. Il n'a pour but ni de médicamer les organes ni d'en amortir les douleurs. Mais il agit directement sur le nerf — le nerf intérieur — le nerf de force — et le renouvelle et le fortifie et le rétablit.

Ne voyez-vous pas que cela est quelque chose de nouveau dans la médecine — que mon traitement ne consiste pas du simple rapécetage d'un stimulant — du simple adoucissement d'un narcotique? Ne voyez-vous pas qu'il agit directement sur la racine du mal et en détruit la cause?

Mais je ne vous demande pas d'accepter une de mes déclarations — je ne vous demande pas de croire une de mes paroles jusqu'à ce que vous ayez essayé ma médecine dans votre propre famille absolument à mes frais. Est-ce que je pourrais vous en offrir gratis la pleine valeur d'un dollar si je dénaturais la chose? Pourrais-je vous permettre d'aller choisir chez votre pharmacien — que vous connaissez — n'importe quelle bouteille de ma médecine sur ses étagères si elle ne faisait pas toujours du bien? Est-ce que je ferais cela si toutes mes déclarations n'étaient pas sincères? Est-ce que j'aurais le moyen de faire cela, si je n'étais pas raisonnablement sûr que ma médecine vous soulagerait?

Ecrivez-moi simplement

Mais il faut que vous demandiez à moi la commande pour obtenir la bouteille gratuite d'un dollar. Tous les pharmaciens ne permettent pas cet essai. Alors je vous informerai d'un médecin qui vous le permettra. Il vous passera une bouteille d'entre celles dans sa provision aussi volontiers que si vous mettiez un dollar devant lui. Faites venir la commande aujourd'hui. Il se peut que je ne fasse plus cette offre. De plus je vous enverrai le livre que vous désirez. Il est gratuit. Il vous aidera à comprendre votre cas. Qu'est-ce que je puis faire de plus pour vous convaincre de mon intérêt — de ma sincérité?

Il faut demander la commande gratuite pour obtenir la pleine bouteille d'un dollar au Dr Shoop, Boîte 80, Racine, Wis., E.-U. Je vous enverrai sur demande n'importe lequel de ces six livres.

- Livre 1 sur la Dyspepsie
- Livre 2 sur le Coeur
- Livre 3 sur les Rognon
- Livre 4 pour les Femmes
- Livre 5 pour les Hommes
- Livre 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux.

En vente dans quarante mille pharmacies.

PERSONNEL

M. A. O. Fiset, représentant la maison de Cognac Gabriel Dubois, et le Scotch Marchant Old Highland Whisky, est parti jeudi dernier de New-York, par la "Savoie", pour un voyage de trois mois en Europe, où il visitera les principaux centres dans l'intérêt de son commerce.

L'avenir des nations latines

M. Emile Reich parle dans le "Contemporary Review", de l'avenir des races latines.

Après avoir passé en revue l'Espagne et l'Italie, le Dr Reich en vient à la France. "Son histoire et sa vie, dit-il, donnent les pulsations de la vie de l'humanité." La raison en est-elle dans le caractère français, la langue ou la femme française? Il croit qu'à ces trois causes est due cette influence. La connaissance de la langue française est cependant jointe à une ignorance presque générale de la France. On pourrait l'étudier le mieux dans la femme, "le personnage le plus important de l'économie sociale française". Et M. Reich, poursuivant son étude: "Les femmes d'Orient exceptées, la jeune Française est la plus renfermée de toutes. Pour quiconque ne l'a pas vue de près, l'isolement dans lequel la jeune fille est maintenue jusqu'à son mariage, de toute relation avec d'autres hommes que ceux de sa parenté, est presque inconcevable." De là, selon l'auteur de l'article, deux défauts, l'un littéraire et l'autre social, que l'on peut reprocher à la France: le romancier français ne peut, dans son oeuvre, tenir compte de la jeune fille: elle ne compte pas dans la vie et serait une absurdité dans le roman. Le romancier est obligé, souvent malgré lui, de ne traiter que de l'amour irrégulier, et de ne le prendre qu'après le mariage. Le lecteur étranger en conclut que le romancier français a dépeint le mariage tel qu'il est en France; rien n'est plus absurde, et un séjour de quelques mois en France en convaincrerait les plus enragés francophobes.

Le résultat social de la réclusion de la jeune fille est l'importance du rôle tenu dans la vie des hommes par le demi-monde.

Mais, nulle part, ajoute le Dr Reich, la femme ne tient une si grande place dans la maison et ne contribue autant à sa prospérité.

Selon M. Reich, le Français est le mieux doué au point de vue du bon sens et de l'équilibre. Il économe et ne cherche pas à oublier ses origines sociales ni à changer de milieu. Il a renversé mieux et plus complètement que tout autre peuple les barrières qui jadis séparaient les classes et marquaient les castes; elles existent encore dans une certaine mesure, mais n'ont rien de blessant. C'est le pays où existe le moins d'antagonisme social.

CREDIT HEBDOMADAIRE

CREDIT HEBDOMADAIRE

LA VIE HEUREUSE

La "Vie Heureuse" reproduit dans son numéro de novembre la touchante lettre autographe de S. A. R. Madame la Duchesse de Vendôme, qui a bien voulu accepter la présidence du grand Concours de Charité organisé par cette admirable revue, que nulle idée généreuse ne peut laisser indifférente.

L'annonce des surprises sensationnelles qu'elle prépare pour son numéro de Noël excite toutes les curiosités, et grands et petits se réjouissent par avance à l'idée des concours originaux et des prix ravissants qui leur sont promis, et le Réveillon de la "Vie Heureuse" annoncé dans ce numéro fait travailler toutes les imaginations.

La vie intime d'une reine-poète, Carmen Sylva, souveraine de Roumanie; les plus jolis objets d'art exposés au Salon d'Automne; les auteurs et les interprètes de Monsieur de la Palisse, le nouveau succès des Variétés; les chasses à courre des équipages les plus connus de France; les cantinières dont on annonce la fin; les bêtes préférées des gens d'esprit; les oeuvres et l'existence familiale du jeune artiste Robert Besnard; le séjour d'un diplomate français, M. de Fontenay, à Séoul; autant d'articles curieux, amusants, documentés et littéraires auxquels des gravures ravissantes ajoutent l'attrait de la vie même surprise dans toute son actualité.

Abonnements: Paris et Départements, 7 fr.; Etranger, 9 fr. Le No, 50 centimes.

SAUCE MOUSSEUSE AU RHUM. — Travailler ensemble dans une petite terrine un quartron de sucre en poudre, 4 jaunes d'oeufs et un oeuf entier. Après avoir délayé cet appareil avec un quart de litre de vin blanc sec, le verser dans une casserole ou un bassin placé sur feu doux ou mieux un bain-marie, car il faut éviter de laisser bouillir cette sauce, que l'on fouette jusqu'à ce qu'elle soit crémeuse mais légère.

CREDIT HEBDOMADAIRE

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? Sur réception d'une plaque j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Les Fiançailles d'Yvonne. — Vengeance de Femme, en 1 vols. — La Capitaine. — Le Château de Villebon. — Miséricorde. — La Coquette. — Les Dames de l'Irlande. — Le Missel de la Grand'Mère. — La Loi d'Amour. — L'ami du Château. — La Belle Tiennette. — Un Duel à Mort. — La Fiancée du Tueur de Lion. — Le Mendiant Noir. — La Lanterne Rouge. — L'Enveloppe Noire. — Chagrain d'Almer. — Le Sacrifice d'une Femme. — La Dame d'Auteuil. — La Voleuse d'Enfants. — Le Secret du Blessé. — Le Compagnon Invisible. — Mariage aux Roses. — Les dix-sept ans de Marthe. — La Bruyère d'Yvonne. — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique. — Un Mariage de Confiance. — La Fille des Vagues. — Amour d'Enfant, Amour d'Homme. — La Vierge des Maquis. — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adresse: Déon Frères, 1877 rue Ste-Catherine, Montréal.



VICTIME des POISONS

Vous n'avez pas le droit de vous décourager parce que vous croyez avoir tout essayé pour vous guérir. Nos "Préparations Végétales" ont guéri des milliers de cas déclarés incurables par de savants médecins. Nous n'employons aucun poison dans nos préparations, et nos médecins spécialistes se feront un plaisir de vous donner gratuitement toute information que vous désireriez au sujet de n'importe quelle maladie. (UN REMEDE DIFFERENT POUR CHAQUE MALADIE).

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté
136 RUE ST-DENIS
MONTREAL

"LA DIGESTIVE"

Guérit pour toujours la Dyspepsie

EN VENTE PARTOUT

CONSTIPATION CHRONIQUE
LES GRANULES BUROT
AUX FLEURS DE CAMOMILLE
Pour migraine, dys-pepsie, embarras du foie, mal de rein. Agissant sans provoquer NI COLIQUES NI DIARRHÉE
PURGATIF et LAXATIF Précieux dans la grossesse et l'allaitement.
DOUX et SUR

Envoyé franco, aux Etats-Unis ou ici. Prix 40c. — COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA, ch. 6 "La Presse"

SANOL

LE MEILLEUR LE PLUS PUISSANT DE TOUS LES TONIQUES.

Ne contient pas D'ALCOOL

En vente dans toutes les pharmacies. DEMANDEZ LE

SANOL

ART. LAURIN & CIE.

Peinture de Maisons, Tapissage, Blanchissage, Enseignes.



No 73

St-Ghs - Borromée

MONTREAL

PHONE MAIN 4564

SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Poumons.

En vente chez tous les pharmaciens.

PRIX 25 CENTS.

Préparé par la CIE CHIMIQUE "LEONARD," 3141 rue Notre-Dame, Montréal.

CREDIT HEBDOMADAIRE

PENSEZ POUR VOTRE FAMILLE

D'un agent honnête vous choisirez une bonne assurance, s'adresser à J. F. DELANEY, agent spécial, 180 rue St-Jacques, Montréal, (Phone Main 2140)



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues, Durillons, Énergie, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

Timbres Verts

Sont donnés avec certaines sortes de

Sirop pour la Toux

Mais le fait est que l'on ne peut pas guérir un rhume avec des timbres. Le meilleur moyen c'est de prendre ce remède si célèbre pour ses guérisons, le

SIROP MATHIEU

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

Ceux qui l'ont essayé

le savent bien et n'en veulent pas d'autre.

Gros flacon 35 cts partout.

La Cie J. L. Mathieu, prop.,
SHERBROOKE, Qué.

Si votre rhume vous donne la fièvre, les Poudres Nervines de Mathieu, prises en même temps que le Sirop Mathieu, la feront disparaître.

L. Chaput, Fils & Cie

Dépositaires du Gros, Montréal.



CE QUE NOUS IGNORONS

— L'Allemagne publie 1460 journaux quotidiens, parmi lesquels 800 paraissent en Prusse et 200 en Bavière.

— Dans presque tous les musées d'Europe, on époussette les toiles au moyen de seringues à air.

— La musique a une influence sur la circulation du sang. Elle l'accélère ou elle la ralentit suivant les impressions qu'elle provoque chez l'auditeur.

— On a fait récemment en Bavière des expériences pour la production française artificielle de coton tirée du bois de pin. Les expériences ont très bien réussi.

— Le grand serpent python qui mourut dernièrement au Jardin d'Acclimation, à Paris, avait jeûné deux ans six mois et sept jours. Ce fut son dernier jeûne avant sa mort. Pendant ce laps de temps son poids était descendu de 160 à 55 livres.

— Les pores n'ont en général pour l'eau et les bains de propreté qu'une passion mitigée et cependant un voyageur affirme que, dans certaines îles de la Floride, on voit des "cochons plongeurs" qui, vivant à l'état presque sauvage, vont chercher jusqu'au fond des eaux des poissons que les pêcheurs viennent de rejeter.

— Le "Tea and Coffee Journal" a publié qu'il y avait 50.000 différentes plantations de café distribuées en Amérique, en Asie et en Afrique. Leur production totale est évaluée à 2 milliards de livres de café par année, ce qui représente une somme de valeur commerciale de \$255.000.000, annuellement. L'industrie du café exige l'emploi de 2.000.000 de personnes. La moyenne du prix est de 9 centins la livre.

— Un citoyen de Greiglezen, Allemagne, manifeste depuis longtemps un goût prononcé pour le mariage. Il en est à sa onzième moitié. Ses trois premières femmes moururent toutes jeunes, deux se noyèrent, une se suicida, trois autres s'éteignirent de mort naturelle, et les dernières furent victimes de terribles accidents. La onzième eut même la jambe cassée quelques jours avant son mariage!

— On sait qu'il existe tout une série de serpents que l'on considère comme non venimeux, en ce sens qu'ils ne possèdent ni les poches ni les crochets à venin destinés à inoculer, dans la plaie faite par la morsure, le redoutable poison. Or, des travaux récents, dus principalement à des savants français dont nous avons eu l'occasion de parler, MM. Phissahx et Bertrand, sont venus démontrer que la couleuvre notamment, que l'on considère comme inoffensive, et beaucoup d'autres ophiidiens, ont normalement une salive qui contient, à dose faible heureusement, les mêmes principes que le venin de la vipère et des autres serpents venimeux.

— Gésine Meyer, du village de Grambke, près Hambourg, Allemagne, qui dormait depuis dix-sept ans, a été réveillée par des cloches d'alarme qui sonnaient pour annoncer un incendie. Cette femme, qui est maintenant âgée de quarante-trois ans, était endormie depuis le 17 décembre 1886, et depuis cette date, elle ne s'était pas réveillée. On a dû, tout le temps qu'a duré son sommeil, la nourrir par des moyens artificiels. Le corps et l'esprit sont dans un état parfaitement normal, et la dormeuse paraît bien se porter. Elle a un souvenir très exact des incidents qui se sont passés il y a dix-sept ans.

CREDIT HEBDOMADAIRE

EDMOND J. MASSICOTTE,
Artiste-Dessinateur, (3e étage)
1680 rue Notre-Dame, Montréal
— Illustrations décoratives pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc

CONSEILS PRATIQUES

NETTOYAGE DES FOURRURES CLAIRES. — Etendre la fourrure sur une table et la frotter d'abord avec du son humecté d'eau chaude, en se servant d'une flanelle. Frottez ensuite avec du son sec, au moyen d'un tampon de mousseline, puis avec de la magnésie. Brossez vivement, toujours dans le même sens du poil. Quelques personnes remplacent le son sec par de la farine.

POUR REDONNER DU BRILLANT AUX MEUBLES. — On prend un morceau de flanelle douce, on la roule en boule ou tampon qu'on enveloppe d'un morceau de toile bien tendue autour du tampon. On verse sur ce tampon deux gouttes d'huile d'amande et deux gouttes d'esprit-de-vin. On frotte la surface à polir en allant toujours par petits cercles jusqu'à ce que le poli reuilise au point que l'on désire. Il ne faut jamais prendre qu'une petite surface à la fois. Lorsque le tampon est sale, il faut le remplacer.

CINQUANTE ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant ni après du
VER SOLITAIRE
par l'emploi des
CAPSULES L. KIRN
à l'extract étherisé de FOUGERE mâle pure sans Calomel.
PARIS - Pharmacie HAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

CREDIT HEBDOMADAIRE

DENTS BLANCHES

EN EMPLOYANT CHAQUE MATIN LES

DENTIFRICES DES RR. PP. BENEDICTINS

de SOULAC

Seul dentifrice mis hors concours à l'Exposition de Paris de 1900

Elixir 50c. Poudre 35c. Pate 35c. Tube 25c.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

En gros : **GASTON VENNAT, 13 St. John St., Montréal.**
BELL TEL. MAIN 4672.

Cadeaux pour les Fêtes

Venez voir la quantité de jolis meubles et articles de fantaisie que nous avons rassemblés pour cadeaux du temps des fêtes; l'approvisionnement est si abondant et si varié que vous êtes certains de trouver précisément ce qu'il vous faut et à la portée de vos moyens.

<ul style="list-style-type: none"> Cabinets de salon. Cabinets de musique. Cabinets à argenterie. Ecrans chinois. Etagères en acajou. Tables de centre. Tables en cuivre. Tables de fantaisie. Bric-à-brac. Pendules de fantaisie. 	<ul style="list-style-type: none"> Chaises en rotin. Chaises Morris. Berceuses de fantaisie. Statuettes artistiques. Frie-Dieu. Bancs de pieds. Pupitres pour dames. Miroirs de fantaisie. Lampes de banquet. Articles de fantaisie.
--	--

Ameublements de salon, boudoir, salle à manger, chambre à coucher, tapis, prélatris, rideaux, portières, etc., etc., à 20 pour cent d'économie, argent comptant, et à 30, 60 ou 90 jours.

Venez nous voir, nous sommes à votre disposition.

F. LAPOINTE

Ouvert jusqu'à 11 hrs du soir.

1449 rue Ste Catherine Est (Angle Montcalm)

SI VOUS AVEZ BESOIN D'UN BON
PIANO, ADRESSEZ-VOUS A

J. A. Hurteau & Cie, Ltée

1680 rue Sainte-Catherine, Montréal

Prix spéciaux pour argent comptant ou avec
conditions pour convenir aux acheteurs.

ASSORTIMENT COMPLET
DE MUSIQUE EN FEUILLE.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE
DE TOUS GENRES.

MACHINES A COUDRE.



Le CAFÉ de Mme HUOT

n'est pas un café ordinaire: sa supériorité est frappante. Sa composition est un mélange de cafés rares et choisis avec le plus grand soin.

Il est riche, pur, délicieux!

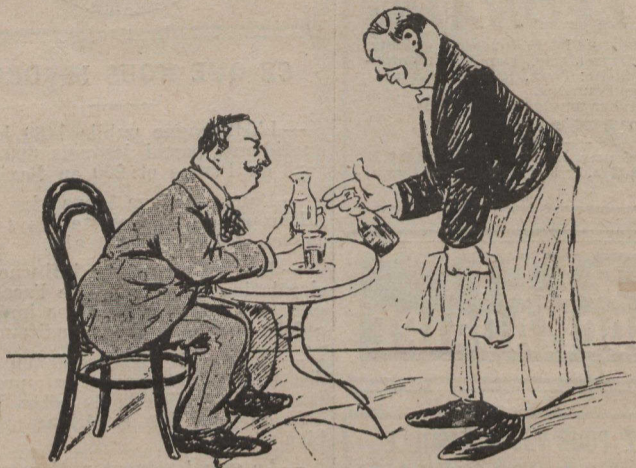
C'est la perle des cafés!

En vente par tous les bons épiciers en canistres de 1 lb à
40c, 2 lbs à 75c.

EN GROS CHEZ

E. D. MARCEAU, Importateur, 285 rue Saint-Paul

UN AMATEUR



—Mais, garçon, vous me donnez de l'eau. C'est du Scotch Marchant
Old Highland Whisky que je désire.



Sa Sainteté le Pape Pie X

RECOMMANDE LE CÉLÈBRE

VIN MARIANI

Le 2 juillet 1904, M. Angelo Mariani recevait de Rome la "Grande Médaille d'Honneur" que lui destinait Sa Sainteté Pie X en témoignage reconnaissant des bienfaits reçus par l'usage du célèbre VIN MARIANI.

Quelques années avant, M. Mariani reçut une Médaille d'Or de S.S. Léon XIII qui précéda Pie X comme suprême pontife de l'église universelle.

Ces témoignages ainsi que ceux des rois et princes gouvernant les principaux pays du monde entier, suffisent pour prouver la supériorité incontestable du Vin Mariani sur tous les autres toniques.

CHEZ TOUS LES PHARMACIENS- PARTOUT,

VIN MARIANI

Le seul fabriqué sous le contrôle direct des agents du gouvernement

DEMANDEZ

LE PARTOUT

LE MEILLEUR DE TOUS.
CE BON CHOCOLAT JACQUES!



Agent général pour le Canada: A. du CASTEL, 1299 Notre-Dam, Montréal. Bell Tel. M. in 800.



Les deux choses
qu'il vous faut

—UNE—

BONNE REPUTATION

—ET—

**LE COGNAC
PH. RICHARD**

Il a toujours été et sera
toujours le meilleur.

LAPORTE, MARTIN & Cie, Limitée
ÉPICIERS EN GROS
MONTREAL

Agents pour le Canada.

